

SHAC

Société d'histoire
d'Auntsic-Cartierville

Au fil d'Auntsic, Bordeaux et Cartierville

No. 11, mai 2022

Cultures





Photos de la page couverture :

Djely Tapa et ses musiciens remercient le public à la fin du concert du 7 février 2020 à la Maison de la culture Ahuntsic. © Jacques Lebleu / SHAC
Photo du bas : Fanfare Amicale de Cartierville, date et photographe inconnus. Collection de la SHAC, Fonds Robert Laurin. Don de Mme Louise Laurin.



Au fil d'Ahuntsic, Bordeaux et Cartierville

Publié par la Société d'histoire d'Ahuntsic-Cartierville

10125, rue Parthenais, Espace 206, Montréal, QC, H2B 2L6

Yvon Gagnon - président - presidence.shac@gmail.com

Laurent Lefebvre - communications - communications.shac@gmail.com

Jacques Lebleu - coordination du bulletin et graphisme - bulletin.shac@gmail.com

Révision de texte : Denise Campillo et François Prévost

Révision typographique pré-press : Séverine Le Page

PATRIMOINE

HISTOIRE

DOCUMENTATION

Tous droits de reproduction, de traduction et d'adaptation réservés. Dépôts légaux à Bibliothèque et Archives nationales du Québec & Bibliothèque et Archives Canada

Titre : Au fil d'Ahuntsic, Bordeaux et Cartierville / Variante de titre : Au fil d'ABC

Version papier, mai 2022, ISSN 2562-458X

Version en ligne, à compter de la fin de juin 2022, ISSN 2562-4598

Impression : Copiecentre Fleury, mai 2022

Les auteurs sont seuls responsables du contenu de leurs textes.

Ceux-ci ne constituent pas une prise de position de la SHAC.

Mot de la présidence

Yvon Gagnon
Président de la
Société d'histoire d'Ahuntsic-Cartierville



Cultures...

Telle est la thématique polysémique sur laquelle porteront les articles et les chroniques des publications de cette année. Le pluriel du mot culture n'est surtout pas anodin, puisque nous voyagerons dans l'univers des différentes significations de ce mot. Les contacts initiaux entre les Français et les Autochtones s'inscrivent sans contredit sous le signe du choc des cultures. Les répercussions, souvent désastreuses, de cette rencontre mémorable ponctueront la trame événementielle de l'Amérique et plus près de nous, l'histoire locale d'Ahuntsic-Cartierville.

Deux sens du mot culture sous-tendent le déplacement et l'implantation de la mission d'évangélisation des sulpiciens au Sault-au-Récollet : culture française et la culture de la terre. La première raison quelque peu fallacieuse invoquée par le supérieur du séminaire de Montréal, François Vachon de Belmont, pour déménager la mission du fort de la Montagne sera la consommation de boissons enivrantes par les Autochtones. La seconde raison, plus vraisemblable, est la poussée du développement urbain et la valeur des terres défrichées autour du fort. Bref, la mission s'installe au sur les berges de la rivière des Prairies au Sault-au-Récollet en 1696. En 1721, le même scénario de ce mauvais film est repris pour

un second déplacement du fort Lorette vers la seigneurie des Deux-Montagnes. Ce court survol se veut un simple exemple pour mettre en lumière les sens de la thématique qui seront abordés dans les numéros 11 et 12 d'*Au fil d'Ahuntsic, Bordeaux et Cartierville*.

Ce numéro présente une nouveauté, nous consacrons les pages centrales du bulletin aux activités des membres. Nous désirons mettre en évidence les initiatives personnelles de tout un chacun. Vous lirez, entre autres, comment une simple lettre d'une citoyenne, Madame Marie Louise Pépin, à la mairesse de l'arrondissement Madame Émilie Thuillier afin de suggérer le rapatriement d'une œuvre majeure de l'artiste Albert Dumouchel s'est conclue. Quant aux articles et aux chroniques de ce numéro, vous serez assuré d'une belle récolte de connaissances et de plaisirs dans nos divers champs culturels.

Bonne lecture!

Sommaire

Actualité

- Page 5 **Le Fonds Pierre Lachapelle**
Jacques Lebleu

Musique ancienne et langues autochtones

- Page 6 Entrevue avec madame
Geneviève Soly
Directrice générale et artistique
de l'ensemble musical
Les Idées heureuses
Jocelyn Duff

- Page 10 **La Ligue ouvrière catholique
et la naissance de la paroisse
Saint-André-Apôtre**
Première partie
Céline Ménard

- Page 16 **Habiter et marcher
Ahuntsic en 2012**
Le roman graphique
d'une maison contemporaine
et d'une forme de vie écrivaine
André Campeau

- Page 20 **Une belle histoire de coopération
qui se poursuit**
Diane Archambault-Malouin

- Page 24 **Activités de nos membres**
Jacques Lebleu

- Page 26 **Les Voix de Bordeaux-Cartierville**
Jacques Lebleu

- Page 28 **Un rituel de société**
Notes ethnographiques sur le
Cercle de paroles
André Campeau

- Page 35 **Étrangers devenus amis**
Les défis de l'accueil et de la
rencontre, en trois temps,
sur trois siècles
Patrick Goulet

- Page 38 **L'agriculture urbaine
à la rescousse des pollinisateurs**
Chronique du GUEPE
Julie Faure

Dans le cadre de HisTour

- Page 40 **La Côte-de-Saraguay**
Jacques Lebleu

- Page 45 **Henri-Marc Locas,
passionné d'histoire**
André Laniel

- Page 46 **Le Chant des Voyageurs**
Poème d'Octave Crémazie

- Page 47 **Le poète dans l'univers**
de Jiri Georges Lauda
Jacques Lebleu

Le Fonds Pierre Lachapelle

La SHAC reçoit un important don provenant des archives personnelles de M. Lachapelle

Jacques Lebleu

Coordonnateur du bulletin

La SHAC a l'honneur de compter parmi ses membres M. Pierre Lachapelle¹.

M. Lachapelle a été conseiller municipal du district de Fleury pour le *Rassemblement des citoyens de Montréal* (RCM) de 1986 à 1994, soit la période pendant laquelle le parti dirigé par M. Jean Doré était au pouvoir à Montréal. Il a été président de la *Commission de l'aménagement et de l'habitation* de la Ville de Montréal et a fait partie du *Conseil métropolitain du transport en commun* (CMTC).

Biologiste de formation et détenteur d'une maîtrise en gestion de projet, Pierre Lachapelle a travaillé dans le secteur communautaire et municipal. Passionné par l'aménagement du territoire, l'environnement et la mobilité durable, il a été le grand défenseur du parc Ahuntsic², menacé par un important projet immobilier à la fin des années 80.

M. Lachapelle est aussi membre fondateur des « *Pollués de Montréal-Trudeau* », un comité de citoyens préoccupés par le bruit et la pollution de l'air générés par les avions.

Le don comprend des documents textuels ainsi que des photos et de nombreuses copies de plans du parc Ahuntsic à travers les années. Ces archives nous permettent d'apprécier tout le travail effectué en vue du réaménagement majeur du parc, réalisé vers 1990, et qui en a fait l'espace vert public que nous connaissons et chérissons aujourd'hui. Avant ces travaux, près du quart de la surface du parc était occupée par un stationnement.



Photo en médaillon: portrait de M. Lachapelle tiré d'une affiche électorale du RCM

Photo d'arrière-plan: quelques un des plans du Fonds Pierre Lachapelle © Jacques Lebleu / SHAC

- 1 Les informations biographiques sur M. Lachapelle proviennent d'un communiqué de presse de Coalition Montréal du 7 septembre 2017.
<https://www.newswire.ca/fr/news-releases/coalition-montreal-annonce-la-candidature-de-pierre-lachapelle-dans-ahuntsic-643006123.html>
- 2 Dupont, Christiane, Parc Ahuntsic: histoire d'une résistance ahuntsicoise. *journaldesvoisins.com*, 7 juillet 2018.
<https://journaldesvoisins.com/parc-ahuntsic-histoire-dune-resistance-ahuntsicoise/>



Madame Geneviève Soly, directrice générale et artistique de l'ensemble Les Idées heureuses
Photo : Robert Etcheverry, 2021

Entrevue avec madame

Geneviève Soly

Directrice générale et artistique
de l'ensemble musical

Les Idées heureuses

Jocelyn Duff

Le moment et le lieu étaient bien choisis pour le **Concert de la Passion**. L'événement musical débutait à quinze heures le Vendredi saint, dans la magnifique Salle Bourgie du Musée des beaux-arts de Montréal, réputée pour son acoustique exceptionnelle et ses superbes vitraux. Rappelons que la salle loge rue Sherbrooke, dans l'ancienne église Erskine and American, qui a été intégrée au complexe muséal il y a plusieurs années. Les auditeurs ont pu se plonger dans l'univers sonore de l'époque de Ville-Marie et des missions autochtones. Des chants liturgiques en français, en latin, en mohawk et en algonquin ont retenti dans la nef, et les instruments de musique anciens ont fait la joie des spectateurs. Le Concert de la Passion a été imaginé par Geneviève Soly, une figure incontournable de la musique baroque au Québec. Pour l'occasion, les musiciens étaient accompagnés de deux ensembles vocaux : l'*Ensemble Scholastica*, composé de femmes, et *Deus ex Machina*, composé d'hommes. Au fil d'ABC a rencontré madame Soly. L'artiste, également pédagogue, dont les recherches musicales sont fouillées et sérieuses, intercalait entre les pièces des explications historiques et des citations au bénéfice d'un auditoire attentif. Nous partageons cet entretien qui se situe au croisement de l'art musical et de l'histoire.



De gauche à droite : Angèle Trudeau, soprano solo; Rebecca Bain, soprano et directrice de l'Ensemble Scholastica; Geneviève Soly, directrice de l'ensemble Les Idées heureuses; Alexander Belser, joueur de serpent; Donna Kanerahtenhi:wi Jacobs, coach langue mohawk; Alain Vadeboncoeur, directeur ensemble Deus ex Machina; Pierre Cartier, chanteur; Martin Quesnel, chanteur. Absents de la photo : Élodie Bouchard, soprano solo; Sylvain Bergeron, luth.

Jocelyn Duff (JD) : Comment s'est établie la collaboration de l'ensemble Les Idées heureuses avec les ensembles vocaux *Scholastica* et *Deus ex Machina* pour ce concert de la Passion?

Geneviève Soly (GS) : Les Idées heureuses, un ensemble de musique baroque que je dirige et que j'ai fondé à Montréal en 1987, privilégie une programmation axée sur la redécouverte de répertoire, la Nouvelle-France et l'histoire. Nous travaillons avec l'*Ensemble Scholastica* depuis plusieurs années, précisément lors de nos traditionnels concerts de la Passion, puisque nous avons honoré plusieurs figures féminines de la Nouvelle-France. Pour recréer la musique conventuelle sous le Régime français, j'ai donc fait appel à l'unique ensemble vocal féminin du Québec se spécialisant dans la musique sacrée de la Nouvelle-France. Quant à *Deus ex Machina*, son pendant masculin, c'est la première fois que nous avons le plaisir de nous joindre, le programme le demandant.

JD : D'où vous est venue l'idée d'un programme musical structuré autour de trois figures de la fondation de Montréal : Jeanne Mance, de Maisonneuve et François Vachon de Belmont?

GS : Ce concert fait partie d'un cycle entamé il y a plusieurs années par goût personnel pour la Nouvelle-France et l'histoire. Après les Ursulines (Marie de l'Incarnation) et les Hospitalières de Québec (Catherine de Saint-Augustin), les sœurs de la Congrégation de Notre-Dame (Marguerite Bourgeoys) et les Sœurs de la Charité, dites Sœurs grises (Marguerite D'Youville), les Religieuses hospitalières de Saint-Joseph (RHSJ), associées à Jeanne Mance, étaient les dernières issues d'une communauté féminine de la Nouvelle-France dont je n'avais pas visité les archives pour en tirer la musique de nos concerts de la Passion à saveur historique. Et comme Paul de Chomedey de Maisonneuve était luthiste et cofondateur de notre ville, avec Jeanne-Mance, je les ai naturellement associés. Quant à Vachon de Belmont, je le savais aussi luthiste et organiste. Comme le phénomène de la musique dans les missions m'intéresse, j'ai ajouté cette figure pour compléter le cycle.

JD : Pourquoi l'orgue et le luth occupent-ils une place privilégiée dans ce concert?

GS : L'orgue, tout comme le serpent dont nous parlerons dans un instant, est évidemment l'instrument d'église par excellence, mais très peu ont été construits en Nouvelle-France. Par ailleurs, un clerc sulpicien organiste du nom de Jean Girard est arrivé à Montréal en 1724. C'est notre premier musicien professionnel dans la colonie, tout en étant maître d'école, et il était très actif jusqu'à sa mort en 1765. Il arriva ici avec plusieurs volumes de musique d'orgue du Grand siècle de Louis XIV : des œuvres de Lebègue et de Nivers entre autres (j'ai joué un prélude de ce Nivers). Quant au luth, c'est le piano de l'époque! Au 17^e siècle, il y en avait pratiquement dans toutes les maisons en Europe. On en a retrouvé quelques-uns en Nouvelle-France, mais avouez que de savoir que Maisonneuve pinçait le luth est plutôt étonnant, non ?

JD : Quelles sont les particularités de l'orgue sur lequel vous avez joué à la Salle Bourgie?

GS : Je mentionne d'abord que cet instrument de facture historique appartient à la remarquable collection d'instruments à claviers de la Salle Bourgie et qu'il a été construit par mon oncle, le regretté Hellmuth Wolff. C'est un instrument étonnamment semblable à celui que François Vachon de Belmont fit venir de France au tout début du 18^e siècle! Quel merveilleux hasard! Il possède un seul clavier, sans pédalier (c'est normal pour un petit orgue), avec sept jeux (ou registres : c'est ce qui détermine les différents timbres de l'instrument). Il a cependant la particularité qu'on peut utiliser un timbre dans le grave et un autre dans l'aigu sur ce seul et même clavier, car celui-ci est « divisé » comme on dit; cela signifie qu'on peut actionner seulement une section des tuyaux à l'intérieur (on choisit un timbre pour le grave et un autre pour la mélodie dans l'aigu) et cela permet de prétendre qu'on a un orgue à deux claviers. Ce type de petit orgue est « l'orgue des pauvres ». Lorsqu'il devient supérieur des Sulpiciens, Vachon de Belmont donne son petit orgue à l'église Notre-Dame (maintenant basilique, mais toujours sur la Place d'Armes).

1642 : Jeanne Mance, madame de la Peltrie et Paul Chomedey de Maisonneuve font, en chaloupe, le voyage entre Québec et Montréal « en chantant des cantiques de joie et d'actions de grâces tout au long du trajet » et « à l'arrivée, ils chantèrent encore des psaumes et des hymnes. »

Note historique extraite du programme musical

« Je ne fais pas même difficulté que, pour l'accomplissement de votre musique, vous ne vous serviez du luth que la Providence de Dieu vous a fait trouver à Montréal (...) Continuez à dissiper vos tentations et vos ennuis et a divertir les Sauvages de la mission et vos frères en jouant de vostre luth. »

Lettre de Louis Tronson à François Vachon de Belmont

JD : Le « serpent », un instrument maintenant oublié, a étonné plusieurs spectateurs. Son usage était-il courant à l'époque de Ville-Marie?

GS : Oui! Le nom reflète la forme de l'instrument, sur lequel on observe six trous pour modifier la hauteur du son. C'est un instrument à vent grave, en bois recouvert de cuir, mais qu'on classe dans la famille des cuivres à cause du procédé d'émission du son : une embouchure sur laquelle le musicien fait vibrer ses lèvres. C'est en fait la basse d'un instrument de la Renaissance nommé cornet à bouquin. Le rôle musical du serpent est de soutenir les chantres à l'église et de les garder dans le bon ton. En Nouvelle-France, c'est l'instrument d'église par excellence; il y a plus de joueurs de serpent que d'organistes à l'époque!



Le serpent, un instrument d'église par excellence à l'époque de la Nouvelle-France.

JD : Comment avez-vous appris que les Autochtones des missions chantaient des cantiques en langues mohawk et algonquine?

GS : Ces questions sont bien documentées pour l'ensemble de la Nouvelle-France et différentes nations autochtones. Nous possédons plusieurs écrits de missionnaires qui parlent du chant en langues autochtones. Des dizaines de citations. On possède aussi des manuscrits de musiques en différentes langues amérindiennes (huron-wendat, micmac, abénaquis, mohawk, etc.). J'ai un ami qui est férù en la matière : le professeur Paul-André Dubois de l'Université Laval; il est spécialiste du Régime français et de l'histoire des Amérindiens en Amérique du Nord. De plus, il est musicien. Dans son plus récent livre, « *Lire et écrire chez les Amérindiens de Nouvelle-France* » publié aux Presses de l'Université Laval en 2020, plusieurs sections de différents chapitres traitent du sujet. Toute une section est d'ailleurs consacrée à Vachon de Belmont et une autre aux écoliers qui chantent. J'ai par ailleurs étudié, grâce à P.-A. Dubois justement, un important manuscrit de musique européenne translittérée en abénaquis, conservé au Musée des Abénaquis d'Odanak. Il faut dire que je m'intéresse depuis très longtemps aux questions amérindiennes. Nous avons entre autres présenté plusieurs concerts avec la musique du manuscrit d'Odanak. Nous avons alors travaillé avec une chanteuse abénaquise et un professeur de cette langue. Le travail sur le « *Paroissien Iroquois* » en langue mohawk a été similaire. C'est mon collègue et ami Alain Vadeboncoeur, le directeur de l'ensemble *Deus ex Machina*, qui m'a mise sur la piste du « *Livre des Sept nations ou Paroissien Iroquois auquel on a ajouté, pour l'usage de la mission du lac des Deux-Montagnes, quelques cantiques en langue algonquine* », publié en 1865. Ce volume imprimé reprend la tradition du plain-chant, tel que chanté dans les trois missions du fort de la Montagne, de fort Lorette et celle du Lac des Deux Montagnes. Pour celles et ceux qui les connaissent en latin, les mélodies en plain-chant sont tout à fait reconnaissables, bien que légèrement adaptées pour satisfaire la prose amérindienne.

JD : Quelle préparation ont nécessité les plains-chants en langues Autochtones pour le concert?

GS : Les textes de ces chants, en mohawk ancien dans le volume – et également en algonquin ancien pour les Impropères – ont été translittérés phonétiquement pour que les chantres de l'ensemble *Deus ex Machina* puissent les restituer dans la langue que comprennent les Autochtones d'aujourd'hui. Les hommes ont travaillé avec une chanteuse de la communauté de Kahnawake, Donna

STABAT.



Aonton ken naiontrori	Siaton n'onk8anikonhrakon
Tsini ionikonhranon8aks ?	Tsini hon8aronhiakenton,
Tsiniot 8akenheie.	Tiotkon aiak8ehiarak.
Ne ionikonhrariohtak8e :	Tiotkon atsit8entenrheke
Ne ok enskat ne Roienha,	Tsinen8e ne entionnheke
Onen renheionsere.	Tsini hon8aiesaton.
Onka iahta taiontstaren	Raiaakta ne hetsienha,
Nakon8atkahto n'On8ari	Sari, tet8ateranekenhak,
Tsini ioronhiakenne ?	Sakat aet8aronhiaken.
Onka iahtakon8entenre	Tosa aet8atiesate
Tsini ionikonhraksen	Ne raonek8ensakenha
Roienha sahon8ario ?	Tsini ionk8ari8aneraakskon.
Ii seken onk8ari8a	Ne tenhnon te8atsteristak
Ne ionk8ari8aneraakskon ;	Ne ok aet8askanekseke
Ii hetsit8aronhiakenton.	Atsit8asennaientake.
Sari okstentsi sk8anon8es,	Nok tsini sonk8anon8ehon,
Tak8entenr aet8ariskon	Hetsretsiaron asonk8entenre
Sakat aet8atstaren.	Tsinen8aton8entsiariisi.
Hetsennitak ne hetsienha,	Tosa kati akaiesha
Aontakenikonhrasaat,	Tsi ron8aiatanentakton
Aonsahinon8ehak.	Tsi ronek8ensahrihon.

N'onen eniak8atonnhokten
Sari, hetsennit nhetsienha
Karonhiake aiak8e.

Le *Stabat Mater*, cantique en langue mohawk,
extrait du *Livre des Sept Nations*, John Lovell, 1865, p. 85.

Kanerahtenha:wi Jacobs et sa mère, Annette Kaia'titakhe Jacobs, qui ont également aidé aux traductions avec Alain Vadeboncoeur, qui a par ailleurs consulté un professeur américain pour l'algonquin. Ce fut un travail de longue haleine mais le jeu en valait la chandelle!

JD : Qu'est-ce qui vous a inspiré une composition originale sur un poème de Jean de la Croix?

GS : C'est d'abord le fait d'avoir appris que la Mère Judith Moreau de Brésoles, qu'on honorait avec ce motet à voix seule composé par un ami chanteur, Jean-François Daignault, était musicienne, qu'elle chantait régulièrement et même, qu'elle composait. Ces femmes françaises fortes du 17^e siècle qui ont fondé notre pays, comme j'ai l'habitude de dire, avaient une éducation qui incluait la musique. Cette femme exceptionnelle, co-fondatrice des Hospitalières de l'Hôtel-Dieu de Montréal, sera la première supérieure de la communauté. Lorsqu'elle meurt le 1^{er} juillet 1687, tout le peuple déplore la perte de cette grande hospitalière, réputée pour ses talents en médecine et en pharmacologie par les plantes, une vraie servante des pauvres de la colonie et des Autochtones. La citation de Marie Morin témoigne que la

Mère de Brésoles chanta même sur son lit de mort. Voici ce qu'écrivait Marie Morin dans les Annales de l'Hôtel-Dieu (orthographe ancienne conservée) : « *La nuit, son plus agréable repos étoit de chanter à Jésus Christ des cantiques d'amour et d'acxion de grace [...]. Il se passèt peu de nuits qu'elle ne chanta plusieurs versets du cantique du père Jean de la Croix, carme déchaussé. Elle en composa aussi tout d'amour et de caresse pour son bien aimé [Jésus Christ] « avec » le désir de souffrir et mourir pour luy, dans le mepri et la douleur, [des cantiques] d'une poésie et d'un air tout particulier qu'on aurait pris plutost pour des gemissements que pour un chand. »*

JD : À la fin du concert vous avez fait référence à des articles parus dans le bulletin de la Société d'histoire d'Ahuntsic-Cartierville. Comment ont-ils pu vous être utiles pour vos recherches

GS : Ils m'ont été très utiles! Quoique plusieurs personnes pestent contre Facebook, de mon côté, c'est un réseau très utile sur lequel j'ai d'abord appris l'existence de votre Société d'histoire. J'étais alors bien embêtée dans ma recherche de ne pas trouver d'articles de vulgarisation assez clairs pour bien comprendre le phénomène des missions sur l'île de Montréal. Suite à une demande de ma part, vous, Jocelyn, m'avez recommandé la lecture des articles d'Alexandre Lapointe... et c'est là que j'ai enfin trouvé les meilleurs renseignements sur les missions de Ville-Marie : dans les bulletins de mai et de novembre 2020 de votre Société d'histoire!

La Ligue ouvrière catholique et la naissance de la paroisse Saint-André-Apôtre

(première partie)

Céline Ménard

Géographe-aménagiste

Vous avez sûrement remarqué en circulant dans les rues d'Ahuhtsic-Ouest, la présence d'une série de cottages semi-détachés datant des années cinquante. On vous aura dit, si vous avez posé des questions quant à leur origine, que ces maisons ont été réalisées par la L.O.C. C'est à peu près tout ce que l'on vous en dira, à part le fait qu'elles se concentrent dans les limites de la paroisse Saint-André-Apôtre et qu'elles lui sont intimement liées!

J'ai grandi dans une de ces maisons et jusqu'à tout récemment, du moins jusqu'à la préparation de cet article, je n'en savais guère plus, mis à part le fait qu'elles étaient le produit d'une coopérative de construction. Et pas n'importe laquelle, une coopérative de construction, issue d'une organisation chapeautée par l'Église catholique, connue sous le nom de Ligue ouvrière catholique, un de ces mouvements de l'Action catholique spécialisée apparus au Québec à la fin des années 1930. Et si j'ajoute que la L.O.C. est le pendant adulte de la Jeunesse ouvrière catholique, la J.O.C., en saurez-vous davantage?



Ligue ouvrière catholique (LOC), habitations du quadrilatère Kelly (Henri-Bourassa), Clark, Brosseau (Sauvé) et Tolhurst, septembre 1948.

BAnQ, Fonds La Presse, P833S3D0582_0007_1

Si vous êtes né après la Deuxième Guerre mondiale, il y a de fortes chances que tout cela vous soit totalement inconnu. Alors, vous ne pourrez faire autrement que de vous demander ce que la religion catholique pouvait bien avoir affaire avec la construction de logements à la fin des années 1940. Eh bien voilà, avant d'aborder l'histoire de ces cottages semi-détachés, je voudrais vous inviter à me suivre dans cette brève rétrospective des mouvements de l'Action catholique spécialisée, que certains auteurs n'hésitent pas à qualifier d'agents initiateurs de l'éducation populaire et de l'implication citoyenne en milieu urbain.

Contexte historique prévalant au Québec au début années 1930

Au début des années 30, l'Église catholique occupe au Québec une position privilégiée. Les catholiques forment 86 % de la population de la province et 92 % d'entre eux sont canadiens-français. La paroisse est leur lieu d'encadrement privilégié; la pratique dominicale y est massive et l'enseignement transmis dans les écoles est le même partout.

Le syndicalisme naissant est aussi catholique et toutes les œuvres d'assistance et de bien-être sont assurées par l'Église et organisées sur des bases diocésaines. Toute la vie est pour ainsi dire sacralisée. Confortablement établie dans ses traditions, cette organisation sociale va se maintenir en équilibre jusqu'au crash boursier d'octobre 1929, lequel provoquera une crise économique qui perdurera jusqu'au déclenchement de la Seconde Guerre mondiale. Au Québec, cette crise viendra aussi fissurer le monopole de l'Église.

En effet, à la sortie de ce conflit mondial, l'Église catholique se sent désormais menacée, un peu comme en état de siège. De l'extérieur, elle se sent attaquée par le communisme et le laïcisme et de l'intérieur, elle est fragilisée par la désaffection religieuse et l'ingérence de l'État. L'épiscopat catholique doit par conséquent réagir, surtout s'il veut reconquérir le monde ouvrier qu'il a perdu¹.

À Montréal, dès 1929, l'oblat Henri Roy, vicaire à la paroisse St-Pierre-Apôtre, avait tenté de mettre sur pied une expérience d'animation de jeunesse ouvrière. Il tirait son inspiration d'une initiative belge, développée par un vicaire attiré comme lui dans une paroisse ouvrière de la banlieue de Bruxelles, le père Joseph Cardijn.

Ce dernier avait développé une méthode simple et originale pour aider ses jeunes paroissiens à réfléchir sur leur vie ouvrière, leurs conditions de travail et surtout à voir comment ensemble, ils pourraient, dans leur milieu, remédier aux abus les plus évidents. C'est ainsi que naquit en 1925, la J.O.C (Jeunesse ouvrière chrétienne).

La J.O.C. de Cardijn

L'objectif final de Cardijn était lui aussi de ramener la classe ouvrière vers l'Église, mais la J.O.C. belge avait ceci de particulier : au lieu d'agir directement sur la personne, elle avait choisi de s'appuyer sur le principe selon lequel il vaut mieux commencer par transformer les milieux de vie pour ensuite rejoindre et transformer les hommes. Et pour ce faire, elle a développé une méthode qui tient à une formule célèbre : «**Voir, Juger, Agir**».

Voir, c'est mener une enquête sur le terrain pour saisir, par une analyse rationnelle, les coordonnées d'un milieu, les tenants et les aboutissants d'un problème.

Juger, c'est élaborer une démarche pour régler un problème, transformer un milieu.

Agir, c'est finalement mettre cette démarche en œuvre.

Ainsi, la formation des membres s'élabore à partir de la constitution de cercles d'étude ou de discussion, «non mixtes», formés de jeunes gens et de jeunes filles, qui se réunissent lors de journées d'étude et de stages. Leur action recourt à des contacts quotidiens, à des meetings et à la mise sur pied de **services**. L'animation s'effectue grâce à un réseau de publications destinées aux aumôniers, aux dirigeants et aux militants². En d'autres termes, c'est une **pédagogie du réel**, entièrement tournée vers le concret, vers l'action.

Ainsi, pour «**VOIR**» le monde dans lequel il vit, chaque jociste doit utiliser quotidiennement son carnet de faits, dans lequel il consigne les événements liés à l'enquête en cours ou à tout autre phénomène intéressant observé dans le quartier, le tramway ou à l'usine. Ainsi alimentée par le vécu de l'ensemble des militants, cette **démarche inductive** est par la suite suivie d'une période d'échange et de réflexion où les jocistes sont appelés à «**JUGER**» la situation observée à partir des enseignements de l'Église : «Chacun doit porter un jugement et de ces jugements individuels se formera un jugement collectif». Parmi les participants se trouve également un aumônier, chargé non pas de diriger la discussion, mais de rappeler éventuellement l'existence de tel ou tel principe. Finalement, les jocistes sont incités à dégager des solutions afin d'«**AGIR**» sur leur milieu³.

Implantation de la J.O.C. au Canada français

Au Québec, c'est à l'abbé Henri Roy, un oblat d'origine ouvrière tout comme Cardijn, que sera confié la tâche de fonder la J.O.C. Une première section jociste s'adressant aux

ouvrières de la paroisse **Saint-Alphonse d'Youville**⁴ est en effet formée en septembre 1931 et, dès décembre, *La jeunesse ouvrière (journal jociste)*, alimente les réflexions des apprenties jocistes. Une section masculine voit également le jour dans Saint-Pierre-Apôtre en novembre de la même année. L'abbé Roy prend ensuite le chemin de l'Europe avec la bénédiction de son évêque, **Mgr Joseph Charbonneau**, afin de parfaire ses connaissances jocistes et d'obtenir le droit «d'importer» au Canada, la formule de la J.O.C. développée par Cardijn⁵. Au printemps 1932, Roy est de retour. Tout est maintenant en place. La J.O.C., avec sa branche féminine et sa branche masculine, est donc officiellement lancée à Montréal en septembre 1932⁶.

La J.O.C. devient ainsi l'ainée des mouvements d'**Action catholique spécialisée** mis en place par l'Église québécoise pour atténuer les effets néfastes de la modernité – entendre ici l'industrialisation et l'urbanisation – et éviter que la jeunesse ne se détourne de la foi catholique⁷.

C'est ainsi qu'en 1935, 81 des 88 paroisses de la ville de Montréal comptent des sections jocistes⁸. Sur ce modèle, des mouvements analogues sont créés : la **Jeunesse étudiante (J.E.C.)** en 1934, la **Jeunesse agricole (J.A.C.)** et la **Jeunesse indépendante (J.I.C.)** en 1935. Finalement, destinée aux couples mariés, la **Ligue ouvrière catholique, (L.O.C.)** voit le jour en 1939⁹. Cette dernière sera lancée officiellement le 23 juillet 1939, lors du second congrès général de la J.O.C., qui se tient au stade de baseball Delorimier et au cours duquel 105 mariages sont célébrés¹⁰.



Les 105 mariages jocistes – le 23 juillet 1939. Lors de ces noces collectives, 105 jeunes couples se sont mariés entourés par une haie de jocistes (membres des J.O.C.). En tout 525 personnes; époux et témoins devaient signer les registres d'état civil et religieux. Six évêques, en compagnie de Mgr Gauthier, archevêque de Montréal et Mgr Albert Sanschagrin, responsable du congrès officiaient au micro cette cérémonie pour les jeunes mariés rassemblés devant une foule d'environ 25 000 spectateurs.
Texte : Marie-Pierre Nault, archiviste – BAnQ Vieux-Montréal.

Photographe : Conrad Poirier. BAnQ P48S1P03727

Par la nouveauté de son approche, l'Action catholique spécialisée va modifier considérablement la pastorale traditionnelle de l'Église. La méthode du «**Voir-Juger-Agir**» permet désormais aux membres de ces mouvements de s'ouvrir aux réalités sociales et de chercher à les comprendre autrement que par le seul recours à l'explication théologique. L'Action catholique spécialisée va ainsi favoriser l'émergence de citoyens engagés qui vont bientôt exprimer des demandes en faveur du changement social.

Création de la Ligue ouvrière catholique (L.O.C)

En 1939, une équipe familiale jociste, comme je l'ai mentionné précédemment, fonde à Montréal la Ligue ouvrière catholique (L.O.C.). Ce mouvement reçoit de l'épiscopat catholique **la mission de rendre plus chrétienne la famille ouvrière.**

Fidèle à son mode de fonctionnement basé, lui aussi, sur le Voir, le Juger et l'Agir, la L.O.C. constate rapidement les conditions pénibles dans lesquelles se débattent les familles ouvrières : pauvreté occasionnée par les bas salaires, insécurité causée par le chômage, instabilité engendrée par le travail des femmes à l'extérieur du foyer et par la mobilité des travailleurs, misère morale que traduisent le divorce, la criminalité juvénile et l'alcoolisme.

Face à une telle situation, la L.O.C. réagit. «Si d'une part, elle s'efforce par ses cercles d'étude, ses rencontres populaires et son journal, **«Le Front ouvrier»**, d'amener les familles à prendre conscience de leurs problèmes et à les assumer; d'autre part, elle tente, par la mise sur pied d'une multitude de services, d'améliorer au quotidien leurs conditions concrètes d'existence.» C'est ainsi qu'elle met sur pied **«L'Entr'aide familiale ouvrière»**, un organisme coordonnateur d'un réseau de services spécialisés tels que des **coopératives ouvrières, des jardins ouvriers, des habitations ouvrières, des camps de vacance familiale et de la formation en gestion du budget familial**¹¹.

Intervention de la L.O.C. dans le domaine du logement

De tous les services offerts par la L.O.C. à ses membres, c'est indéniablement dans celui **du logement** que son **implication sociale** a été la plus constante et où elle a connu ses plus grands succès¹².

En 1945, les membres de la L.O.C. tout autant que les gouvernements constatent publiquement que la situation du logement est particulièrement désastreuse : le nombre de maisons est insuffisant pour répondre aux besoins d'une population en croissance. Cela s'explique parce qu'il ne s'est guère construit de maisons neuves depuis le début de la crise économique et que les logements existants n'ont pas été suffisamment entretenus. Plusieurs familles n'ont pas d'autre

choix que la cohabitation. Nombreux sont ceux qui doivent vivre dans des locaux impropres à l'habitation¹³.

Les réclamations de la L.O.C. en matière de logement

Entre 1943 et 1951, la L.O.C. se place au centre d'une importante campagne de revendications pour l'amélioration des conditions d'habitation en milieu urbain.

Elle mène plusieurs enquêtes dont les résultats publiés dans **«Le Front ouvrier»**, son journal hebdomadaire, l'amènent à réclamer une action significative de la part des autorités gouvernementales¹⁴.

Voici quelque unes de ses revendications :

Un crédit ouvrier (urbain)

La Ligue avance comme slogan **«À chaque famille, sa maison»** et réclame pour chaque famille ouvrière un **«crédit urbain»**, pendant au **«crédit agricole»**, établi pour l'agriculteur en 1936. Cette mesure réclamée du gouvernement du Québec devrait permettre la remise d'une portion de l'intérêt hypothécaire versé afin que l'emprunteur n'ait pas à payer plus 2,5 % pour son prêt et prévoyait l'annulation, à certaines conditions, du versement initial exigé à l'achat d'une habitation. De plus, en guise de complément, elle demande aux gouvernements de garantir à 100 % les prêts hypothécaires consentis et insiste pour que les institutions financières canadiennes-françaises (caisses populaires, fiducies et compagnies d'assurances) soient reconnues comme prêteurs hypothécaires. Elle souhaite également que la province consente une remise partielle des taxes pour une durée de cinq ans, surtout lorsqu'il s'agit d'unifamiliales et que la formule coopérative soit privilégiée pour la construction de ces logements. Finalement, elle souhaite la création d'une Commission sur l'habitation urbaine!

Des lots à bâtir à prix symbolique

La L.O.C. veut également que les municipalités participent à l'effort en cédant à un prix symbolique des lots à bâtir qui sont en leur possession et leur demande en outre, d'octroyer une remise partielle des taxes foncières pour une certaine période de temps¹⁵.

Réponses des gouvernements

Les pressions de la L.O.C., appuyées par d'autres associations catholiques et nationales, (le mouvement coopératif, l'Église catholique, la Confédération des travailleurs catholiques canadiens, les Sociétés Saint-Jean-Baptiste, le Bloc populaire) amèneront **le gouvernement du Québec** à intervenir. En 1948 est adoptée une loi, **«pour améliorer les conditions à l'habitation»** qui accorde alors une

subvention couvrant trois points de pourcentage de l'intérêt payé pour un prêt hypothécaire, quand ce prêt est inférieur à 6 000 \$ pour une maison unifamiliale et à 10 000 \$ pour un duplex. Ce programme de rabais d'intérêt, en vigueur jusqu'en 1975, sera administré par l'Office du Crédit agricole du Québec. Bien qu'elle ne réponde que partiellement aux attentes de la L.O.C., cette mesure contribue tout de même à accroître l'accès à la propriété pour une partie de la population à revenu modeste.

Dans la région métropolitaine, ce programme qui sera appuyé par la Ville de Montréal (Règlements 1881 et 1882), offrira à partir de 1948 des terrains à bas prix pour la construction résidentielle et consentira, à certaines conditions, une remise de la moitié des taxes foncières générales pour une durée de quinze ans à ceux qui s'y feront construire une maison¹⁶.

Avant 1948, seul le gouvernement fédéral s'était impliqué dans le domaine de l'habitation par la mise en place de la Loi nationale sur l'habitation (LNH) et la création en 1945 de la Société centrale d'hypothèques et de logement (SCHL).



Certificat de l'Office du crédit agricole du Québec au nom de M. Ubald Ménard, 31 mars 1950. Archives de la famille Ménard.

Les choix formulés par les militants de la L.O.C. :

L'unifamiliale détachée, la maison idéale pour la famille chrétienne.

En matière d'habitation, l'objectif de la L.O.C. est de rendre chaque famille ouvrière, propriétaire de sa maison, mais pas de n'importe laquelle. Les idéologues de la L.O.C. s'attarderont, en effet, à en définir les caractéristiques générales et détaillées et concluront que l'unifamiliale détachée de toute autre construction constitue la seule option capable de répondre adéquatement à chacune des exigences de base de la « maison idéale »¹⁷. Par conséquent, l'unifamiliale entièrement détachée devrait s'avérer le meilleur choix pour la famille chrétienne!

Évidemment, les militants locistes n'adhèrent pas tous d'emblée au modèle idéal. Quelques solutions de compromis sont acceptées. Dans certains cas, comme dans Ahuntsic-Ouest, le cottage semi-détaché devra être adopté pour s'insérer à la trame urbaine préexistante.

Par contre, il n'est pas question d'envisager quelques conciergeries que ce soit et surtout pas, si elles sont dotées d'ascenseur.¹⁸ Même constat envers les tours d'habitation. Chaque famille doit bénéficier d'une entrée individuelle.

Priorité aux coopératives d'habitation

Pour les promoteurs du crédit urbain, il n'incombe pas à l'État, en aucun cas, de régler seul les problèmes liés au logement. La responsabilité première appartient avant tout aux ouvriers eux-mêmes. Dans la conception des militants de la L.O.C., le principal moyen à la disposition de l'ouvrier et du salarié pour résoudre cette difficulté est le recours à la coopération. Par conséquent, la Ligue exige qu'une priorité soit accordée aux coopératives d'habitation.

Ainsi, en optant pour l'action coopérative, la L.O.C. ne veut pas seulement instituer un mécanisme capable de produire des logements, elle veut, surtout, rendre propriétaires les familles ouvrières et salariées. N'oublions pas qu'elle a adopté comme slogan « À chaque famille, sa maison »!

C'est ainsi que pour atteindre leur objectif, les militants de la L.O.C. mettent à l'épreuve deux grands types de syndicats coopératifs de construction d'habitation : les « coopératives de bâtisseurs » et les « coopératives d'accession à la propriété ».

Les coopératives de bâtisseurs misent surtout sur la corvée ou l'auto-construction pour réduire leurs coûts de production tandis que les coopératives d'accession à la propriété, sans rejeter le recours aux moyens précédents, vont plutôt rechercher le professionnalisme des entrepreneurs en construction. En d'autres termes, les coopératives d'accession à la propriété cherchent à rassembler le pouvoir d'achat et le



pouvoir d'emprunt d'un nombre suffisamment grand de coopérateurs pour ensuite faire construire des maisons à bon compte par des entrepreneurs qualifiés.

C'est grâce à une formule se situant à mi-chemin entre ces deux grands types de syndicats coopératifs de construction, soit les **coopératives de services techniques**, que la L.O.C. réussira à rallier les familles salariées à sa clientèle d'origine.

Impact de la L.O.C. dans le mouvement coopératif d'habitation

Globalement, entre 1941 et 1965 la majorité des coopératives d'habitation, qu'elles aient été de l'un ou de l'autre type, ont été fondées par des membres de l'Église catholique, des curés dans plusieurs paroisses, mais surtout par des **militants de la L.O.C.** Ces derniers ont aussi fortement contribué au regroupement des coopératives dans une fédération provinciale.

En effet, en 1947, les coopératives d'habitation liées à la L.O.C. se rassemblent à Montréal pour fonder la **Commission nationale de l'habitation**, qui ouvrira la voie en 1948 à la **Fédération des coopératives d'habitation du Québec**¹⁹. En créant toutes ces entreprises de construction d'habitation, la L.O.C. a certes été en mesure de loger de nombreux salariés, mais ce qu'elle désirait avant tout était de **faire des syndicats coopératifs de véritables agents de changement social et des coopérateurs, des citoyens responsables.**

Ce n'est pas étonnant alors de voir ses militants s'investir massivement dans l'organisation du mouvement coopératif d'habitation et d'en orienter le développement. D'une vingtaine en 1948, le nombre de coopératives québécoises d'habitation passe à 95 en 1951 et dans plus de la moitié des cas, elles sont issues de cercles d'étude organisés et animés par des militants locistes²⁰.

La LOC dans Ahuntsic

Maintenant, si je vous annonce qu'à la fin des années 1940, la L.O.C. a jeté son dévolu sur des terrains vacants situés en périphérie de la ville de Montréal, dans des quartiers comme Ahuntsic, Villeray, Rosemont et Longue-Pointe, en êtes-vous surpris ?

En avril 1948, la fédération de Montréal de la L.O.C. met sur pied un syndicat coopératif de construction appelé le «Comité d'habitation de Montréal» lequel demeurera actif jusqu'à sa dissolution le 21 mars 1952. Son centre administratif sera situé dans Ahuntsic. Deux maisons modèles sont érigées sur la rue Clark près de la rue Kelly (aujourd'hui boul. Henri-Bourassa O.). Au cours de ses quatre années d'activité, il aura réussi à construire 540 maisons, pour la majorité des cottages semi-détachés, réparties dans différents quartiers de la ville, mais surtout, il aura rendu 540 familles montréalaises propriétaires de leur logement!

Dans notre édition de novembre

Êtes-vous prêt à visiter un de ces chantiers et à découvrir comment cette aventure a par la suite donné naissance à la paroisse Saint-André-Apôtre?

Alors, c'est à suivre dans le prochain bulletin de la SHAC.

1947

**La paroisse
Saint-Nicolas d'Ahuntsic
avant le détachement
de celle de
Saint-André-Apôtre**

Assemblage de photographies
aériennes de 1947 : Jacques Lebleu
Source des documents, Archives de
Montréal, VM097-03-D07

[Autres photos des quartiers du Nord
de Montréal vus des airs
1947-49, 1958, 1962](#)



En présence d'un millier de personnes, Son Exc. Mgr Joseph Charbonneau, archevêque de Montréal, a béni, hier après-midi, à Ahuntsic les six premières maisons et le chantier de la LOC.

Les trois religieux présents sur la photo sont, de gauche à droite : l'abbé André Dorion, en tant qu'aumônier diocésain de la L.O.C., Mgr Joseph Charbonneau et l'abbé Hector Quesnel, curé de la paroisse St-Nicolas d'Ahuntsic. BAnQ, Fonds La Presse, P833S3D0582_0004_1

Notes

- 1 Clément, Gabriel. « L'Action catholique : Les mouvements spécialisés à Montréal de 1930 à 1966 ». In *L'Église de Montréal 1836-1986*, Fides, 1986, p. 297.
- 2 Hamelin, Jean et Nicole Gagnon. *Histoire du catholicisme québécois : Le XX^e siècle, Tome I (1898-1940)*, « L'aube d'une civilisation urbaine », p. 420-425.
- 3 Piché, Lucie. *Femmes et changement social au Québec. L'apport de la jeunesse ouvrière catholique (1931-1966)*. Québec, Les Presses de l'Université Laval, 2003, p.73.
- 4 La paroisse St-Alphonse d'Youville était dirigée par des pères Rédemptoristes, communauté religieuse originaire de Belgique.
- 5 Hamelin, Jean et Nicole Gagnon. *ouvr. cité*, p. 420-425.
- 6 Piché, Lucie. « Femmes et changement social au Québec; L'apport de la jeunesse ouvrière catholique féminine », Presses de l'Université Laval, 2003, p. 55-56
- 7 Piché, Lucie. *ouvr. cité*, p. 2
- 8 Clément, Gabriel. *ouvr. cité*, p. 297.
- 9 Ferretti, Lucia. « Brève histoire de l'église catholique au Québec », 1999, p. 137-138.
- 10 Shedler, René. Album-Souvenir 1939-1949, L.O.C, Fédération de Montréal, p 2. *À ne pas confondre avec* « la course au mariages » *qui eut lieu au même endroit, mais un an plus tard, en juillet 1940, suite à l'annonce de la conscription par le gouvernement du Canada.*
- 11 Hamelin, Jean. *Histoire du catholicisme québécois : Le XX^e siècle, Tome II, De 1940 à nos jours*, « Arriver en ville, 1939-1950 », *Boréal Express*, 1984, p. 68
- 12 Linteau, Paul-André. *Histoire de Montréal après la Confédération*, Boréal, 1992, p. 513-514
- 13 Collin, J.P. . *Crise du logement et action catholique à Montréal, 1940-1960. Revue d'histoire de l'Amérique française*, 41 (2), 1987, p. 183
- 14 Collin, J.P. *ouvr. cité*, p. 184
- 15 Collin, J.P. *Ibid*, p. 184
- 16 Collin, J.P. *Ibid*, p. 184
- 17 Collin, J.P. *Ibid*, p. 187
- 18 Collin, J.P. *Ibid*, p. 188
- 19 Collin, J.P. *Ibid*, p. 187
- 20 Collin, J.P. *La Ligue ouvrière catholique et l'organisation communautaire dans le Québec urbain des années 1940, Revue d'histoire de l'Amérique française*, 47 (2), 1993, p. 179

Habiter et marcher Ahuntsic en 2012

*Le roman graphique
d'une maison contemporaine
et d'une forme de vie écrivaine¹*

André Campeau
anthropologue

Le roman graphique de Michel Rabagliati intitulé *Paul à la maison*, publié en 2019 aux Éditions La Pastèque, est facilement identifiable au quartier Ahuntsic et à l'automne 2012. Il y est question d'un homme de la classe moyenne menant une vie isolée, si ce n'est de cette forme d'art graphique qui lui ménage une ouverture dans le monde de l'édition et de l'enseignement. On serait à des années-lumière du conte où le héros traditionnel sauve une maison souveraine contre ses assaillants, pour ensuite s'y marier, ou du roman où le fils cadet d'une maison du Sault-au-Récollet part en voyage, puis revient installer une nouvelle maison sur la ruine de l'ancienne². Examinons l'ouvrage de Rabagliati d'un peu plus près, tant cette maison de classe moyenne que la forme de vie qui y habite³.

Des interprétations (dans les journaux) ont traité du onzième tome des péripéties de Paul (figure créée en 1999⁴, sans nom de famille, comme dans un conte). Les notions de « deuil », de « passage à vide » et d'« autodérision » sont suggérées par l'auteur et reprises par la critique littéraire pour parler de ce roman... qui d'ailleurs donne à penser en de tels termes⁵. Mon propos n'est pas de contredire les critiques formulées à l'occasion de la publication du roman graphique, mais de proposer une autre lecture, en sortant de la perspective avancée par l'auteur, soutenue par les commentateurs. Des indices donnent en effet à voir autre chose dans ce récit d'un homme qui marche dans le quartier où il habite⁶.

L'insistance de l'écrivain sur un oiseau solitaire dans un parc (de la Visitation) au bord de la rivière (des Prairies) et sur un arbre, tout aussi solitaire, dans la cour arrière de sa maison (d'Ahuntsic), déborde le niveau de lecture proposé dans les journaux. L'oiseau dirait la vie d'un sujet désinstitué, immobilisé quelque part. L'arbre serait le symbole d'une généalogie qui se défait, par démariage et désaffiliation (père absent, mère mourante, conjointe divorcée, enfant qui part). Sur cette double figure d'oiseau solitaire et d'arbre décomposé, reposerait une ouverture : l'arbre meurt, l'oiseau part, un nouvel arbre est planté au printemps. À la fin, la vie

solitaire demeure entière.

Si Paul à la maison évoquait un mythe ou un roman, quel serait-il? Ce roman graphique montre l'envers d'un décor moderne trop peu remis en question. Un décor de travailleurs vieillissants, à la fois plus autonomes et plus contraints, dans une vie isolée des autres. Ces travailleurs sont-ils isolés en société ou délivrés d'un social encombrant? Émancipés d'une gestion et d'une autorité qui empiètent sur soi? Ou aux prises avec des aliénations en tous genres? Ce roman expose-t-il un processus d'auto-exclusion? Au terme de la lecture, un roman m'est venu à l'esprit, celui de l'homme du sous-sol de Dostoïevski⁷, ouvrage illustratif de blocages à la vie sociale.

Face à la décomposition de la famille, cette petite société fragile, et en l'absence d'espaces publics autonomes pour créer du lien social et faire société, que propose le récit de Paul, créateur graphique? La vie d'un travailleur autonome (invention fiscale des années 1990 au Canada) pratiquant le refus relationnel dans le quartier où il habite? Au Québec, 13 % des travailleurs sont dits autonomes. Une partie d'entre eux, les travailleurs vieillissants surtout, invoquent surtout l'indépendance et l'absence de hiérarchie pour expliquer leur choix.

Paul à la maison de Michel Rabagliati

À l'automne 2012, Paul vit avec un petit chien, dans son cottage du quartier Ahuntsic à Montréal. Il visite sa mère seul ou avec sa sœur. Il fait des courses pour sa mère. Il va chercher sa fille au travail. Il aide sa fille à fermer le soir. Il se promène sur la rue Fleury et au parc de la Visitation, avec des moments d'arrêt méditatifs devant la nature⁸, une librairie, une garderie.

Il a des problèmes de sommeil et fait l'expérience d'appareils pour l'empêcher de ronfler. Il va chez le dentiste, se fait arracher une dent. Il crée sa production graphique dans le sous-sol de la maison où il habite. On le voit au travail : création à la table de dessin, conférence dans une école, signatures au Salon du livre.

Il passe du temps dans la cour arrière en friche. Dans cette cour, il tente sans succès de faire fonctionner la piscine hors-terre et fait couper l'arbre où sa fille jouait (dans une cabane). Ses relations de proximité (dans les commerces locaux, dans l'autobus, dans un café, dans un bar) sont difficiles, voire impossibles. On voit l'interpellation de son voisin et le rapport neutre à son éditeur.

On apprend la séparation de ses parents et les circonstances de son installation dans Ahuntsic en famille. À la fin, sa mère meurt et il l'accompagne avec sa sœur. Sa fille vient chez lui chercher ses valises. Il l'accompagne à l'aéroport avec son ex-conjointe qu'il dépose ensuite à la station de métro Crémazie.

In extremis, Paul plante un arbre fruitier donné par le voisin jardinier. Il est couché par terre. Le chien est auprès de lui.

Habiter une maison évidée

Le cottage de Paul est fait de quatre espaces : chambre à l'étage, espace de plain-pied (entrée, salon, cuisine), cour arrière, sous-sol. Le quartier est circonscrit par les lieux que Paul fréquente à plusieurs reprises dans le récit : la rue Fleury, entre les rues Saint-Hubert et Papineau, et le parc de la Visitation, en bordure de la rivière des Prairies. De plus, il se rend à quelques reprises dans le Domaine Saint-Sulpice et dans un CHSLD, probablement Notre-Dame-de-la-Merci. De temps à autre, il fait des excursions vers Montréal-Nord, Laval, le centre-ville, l'aéroport.

Ses relations de parenté sont paisibles mais en voie de désintégration : sa mère, qui habite le Domaine Saint-Sulpice, puis un CHSLD, meurt; sa fille, qui n'habite pas avec lui et travaille à Montréal-Nord, vient chercher ses affaires et part habiter en Grande-Bretagne; sa sœur n'est là que pour rencontrer leur mère; son ex-conjointe n'est là qu'au départ de sa fille. Ses relations de proximité sont tendues; dans les commerces, dans un café, dans l'autobus, dans un bar, il ne se lie jamais et parfois imagine le pire. Ses relations de travail (dans une polyvalente, au Salon du livre) sont distantes. Même chose avec le voisin, qu'il évite jusqu'à la fin, moment où il cède un peu.

Une culture de l'écart relationnel est avérée : des ruptures non souhaitées et des rencontres non soutenues, voire même évitées. Il tente de s'inscrire sur un site de rencontres, mais y renonce après quelques essais d'inscription. Personne ne l'aborde, sauf le voisin jardinier italo-anglophone; nul ne cherche à se lier avec lui ou le sollicite pour entrer en relation, sauf lui. La singularité de ce voisin qui réapparaît ressort d'autant plus. Une brèche est ainsi ouverte par le don d'une plante, à la fin du roman. Sur quelle base? Je suggère que ce voisin, comme Paul, est un artisan, détenteur de la propriété de ses outils de production.

En dehors de son domicile, Paul est confronté à une cacophonie de langages éparpillés. Les divers langages (niveaux de langue) du roman redoublent ma lecture de l'ouvrage. Les langages explicites sont avérés dans des relations commerciales courtes et anonymes, sans continuité, parfois hargneuses. Les langages ne traduisent pas une polyphonie relationnelle ou un imaginaire dialogique où des sujets s'interpellent. Les gens de même langage que Paul font partie de sa vie familiale et s'éloignent de lui. Les autres sont tenus à l'écart : des relations infaisables. Paul navigue entre des perspectives distinctes qu'il croise sans faire société. Seule perdure une résonance avec la nature⁹...

Ses allers-retours dans le temps et dans le quartier accentuent un espace-temps désorganisé (mais pas décousu pour autant) qui défie la possibilité d'être résumé dans un récit linéaire : allers-retours continuels entre passé et présent,

entre objectivation et observation, entre sujet et objet, entre réel et imaginaire, entre solitude et parenté. L'auteur donne à lire un mode mineur de la littérature, celui de l'ordinaire et du quotidien, sans facilités ni compromis, sans intrigues ni aventures. Les aléas d'une solitude et d'un travail sont exposés dans un monde sans société. Faire société n'est pas imaginé : aucun principe de regroupement social, ni aucun fondement de société ne sont envisagés.

Le monde de Paul est partagé entre ce qu'il maîtrise par le crayon lorsqu'il dessine dans son sous-sol et l'immaîtrisable des relations par le langage hors de ce sous-sol. Des relations de parenté se défont, des relations de proximité ne s'établissent pas. Restent les relations aux choses, le métier. On pense à ces hommes dont l'établi, l'atelier, le jardin, l'espace à soi, est un coin de sous-sol, de garage ou de terrain. Relégués dans un recoin de liberté créative... (même si humide, sans fenêtre, à plafond bas), coupés du monde, ils fabriquent des objets ou cultivent des plantes avec des outils dont ils détiennent la propriété. Certains d'entre eux font-ils partie des statistiques de personnes isolées dans Ahuntsic (où 17 235 des 80 175 résidents vivaient seuls en 2016)¹⁰?

Le haut-lieu de cette maison serait le sous-sol : un dehors du monde, fécond pour celui qui travaille à sa table à dessin malgré les problèmes physiologiques que ça pose. La chambre à l'étage est le lieu des contraintes machiniques, palliant à des problèmes de sommeil et d'existence. La cour est l'endroit de la nature décomposée, en friche, qui résiste à la restauration par l'habitant de la maison, mais offre un potentiel créatif, non encore réalisé. Seule sa fille entre dans la maison, en courant, pour chercher quelques affaires. Sinon, la maison, ou à tout le moins le sous-sol, est le périmètre d'une clôture monastique qui délimite un exclos du monde¹¹.

Marcher hors contexte sur la rue et dans le passé

L'auteur de ce roman graphique n'est pas un donneur de sens. Disons qu'il serait plutôt un chercheur de sens qui trace graphiquement les détours de sa recherche. Comme on vient de le voir, le sujet local qui est mis en scène dans le roman entretient un rapport avec la désintégration sociale. Ce roman porte sur la solitude et le refus culturel de vie associative. À tel point qu'on se demande s'il y a une société dans cette localité urbaine et sur quelle base relationnelle cette société pourrait se faire.

Des événements politiques marquent la vie du quartier Ahuntsic en 2012. En juin (peu avant le début du roman), la rue Fleury est fermée pour des manifestations, à l'est comme à l'ouest. Des citoyens marchent en frappant sur des casseroles à l'occasion du printemps érable, en opposition au gouvernement libéral. Des gens de la classe moyenne, favorables à l'éducation gratuite pour tous, manifestent en



L'Estaminet, 28 décembre 2012



Librairie Fleury, 23 avril 2020. La librairie a ouvert ses portes en 2016



Centre de services Desjardins Domaine Saint-Sulpice, 11 mai 2022



Salle de quilles Fleury, 11 mai 2022



Rues Fleury Est et Saint-Hubert, 28 mai 2012
Photos de cette page © Jacques Lebleu / SHAC

famille. Au début de septembre, quand le roman commence, les élections provinciales portent un nouveau gouvernement au pouvoir. Minoritaire, il gouvernera moins de 2 ans.

Plusieurs événements en mai, octobre et novembre, rassemblent jusqu'à une cinquantaine de personnes pour marquer un tournant dans le développement du « Site Louvain Est » et du logement social dans le quartier : on passe d'une réflexion collective initiée en 2007 à une planification participative dont un rapport fait état en septembre 2012. Le plan stratégique de Solidarité Ahuntsic en 2009 (cosigné par des élus) prescrivait la construction de 1 000 logements sociaux dans le quartier. Ce plan était le produit de la Table de quartier en concertation avec ses membres.

En décembre 2012, comme à chaque année, les intervenantes du Centre des femmes solidaires et engagées proposent aux gens du quartier de se joindre à elles pour marcher à la mémoire des victimes de Polytechnique, cette École d'ingénierie où en 1989, quatorze jeunes femmes ont été assassinées. Cette marche commémorative emprunte habituellement la rue Fleury et se termine par des échanges. D'autres rassemblements commémoratifs sont organisés à travers la ville, mais celui-ci, devenu rituel local, est accessible aux gens du quartier.

Ces événements laissent entrevoir des regroupements sociaux, qu'ils soient dans le champ politique (manifestations, associations partisans) ou le champ communautaire (associations et mouvements plus ou moins connectés à la Table de concertation). De tels groupements n'affleurent pas dans le récit de la vie de Paul. Les collectifs croisés sur son chemin ne sont pas des collectifs : un autobus bondé de gens qui consultent leur téléphone ou un café où des gens n'interagissent qu'avec leur ordinateur autour d'une grande table. Ce sont des indices de solitude généralisée, pas de société.

Le roman illustre des moments imaginaires d'explosion sociale, de décomposition personnelle, étalés sur les limites de la situation sociale de son personnage. Il expose une série de blocages relationnels qui ne sont pas seulement le fait de Paul, mais aussi le fait de personnes qui travaillent dans des commerces de proximité, consomment dans la localité, se déplacent en transport en commun. Autant d'impossibilités relationnelles, de résistances au faire société, qui ne sont pas attribuables à Paul qui marche dans son quartier, mais caractérisent l'environnement social où il gravite.

Paul marche aussi dans son passé familial. Les remémorations sont nombreuses. Le départ de ses parents vers les Laurentides et le retour de la mère qui signale la séparation de ses parents. L'achat de la maison dans Ahuntsic et l'installation familiale, point de départ d'une nouvelle vie. Rien que l'ordinaire, comme si le monde commençait et finissait dans la parenté : depuis le sujet (homme vieillissant de la classe moyenne), cinq relations de parenté sont évoquées, certaines plus étayées, toutes signalant une rupture. Quant aux relations de travail, elles s'inscrivent dans le monde du livre ou de l'école; ce sont des épisodes isolés n'exposant pas de hiérarchies particulières, mais accentuant la singularité du travailleur autonome.

À l'opposé de ce constat, il est notable que la maison est parsemée de livres, non pas qu'ils meublent les espaces comme le feraient des bibelots, mais leur dispersion donne à voir une relation privilégiée aux livres, relation que Paul nourrit probablement à la Librairie Fleury devant laquelle il s'arrête pour

examiner les titres dans la vitrine. Le livre serait une ressource symbolique dans la forme de vie de ce créateur. La lecture serait-elle une sorte de marche symbolique qui parcourt différents mondes de sens? La lecture et la remémoration dédoublent sur le plan symbolique les marches à travers le quartier.

Ce roman est la chronique d'une maison habitée et d'une marche solitaire. Une forme de vie est repérable. Non pas citoyenne, mais écrivaine. Elle n'est ni un objet de répression, ni un creuset de suppression, mais un ensemble de pratiques. La distance entre cette forme de vie et le monde serait un champ de tensions où des résonances émergent, probablement accentuées par le dessin (les choses du métier). Ce sujet de la classe moyenne serait habité par ce qu'il dessine et la pratique du dessin, par tout ce qui concerne la graphie (l'écriture a d'abord été une pictographie). Sa forme de vie est celle d'un artisan; elle passe par la solitude dans la pratique du métier.

Un écrivain de la classe moyenne chez lui, dans son quartier

À la fin du récit, Paul accepte le don du voisin jardinier, apparemment tout aussi solitaire et dédié à la tâche que lui. La nature est naturante par la médiation de l'humain : Paul plante le nouvel arbre, don du voisin dont il rejetait les offres jusque-là. Mais il l'échange : il n'y aura pas de contre-don pour le cerisier reçu. Refusant ce fondement de la société (l'échange de proximité), Paul est épuisé à la fin du récit. Couché par terre, il ne peut aller plus bas : il a atteint son point d'inertie. Depuis ce point, les possibles ne sont pas esquissés, encore moins formulés. Mais... un commencement est envisageable.

Le témoignage de Paul est signifiant : fait de mots et de pratiques, colleté au malaise de plusieurs situations sociales. Le lectorat est plongé dans l'ordinaire et le quotidien d'un travailleur autonome vieillissant. Le propos n'est pas de dépayser le lecteur mais de transmettre le poids d'une vérité, celle d'une culture de travail qui isole la personne dans un monde désenchanté. Ce propos illustre des situations sociales dissonantes, souvent indicibles pour les personnes qui en font l'expérience. Esquisser une voie de résonance avec la nature (et peut-être le monde) alimente la réflexion.

Les statistiques sur l'isolement taisent le vécu subjectif, autrement dit la solitude de gens isolés (les sans société). Le fait d'habiter seul dans un logement ne dit rien de la vie des isolés. Il faut se pencher sur les liens sociaux et les pratiques quotidiennes de ces personnes, leur ordinaire. Il faut prendre en compte les événements vécus hors de la maison de même que le déficit résultant de la mise à l'écart relationnel, même chez les personnes dites actives, avec ou sans travail. La connaissance sociale de la solitude, du vieillissement, du travail autonome, en télétravail ou non, serait encore rudimentaire¹².

Notes

- 1 Je suis redevable à l'anthropologue David Aubé pour ses commentaires critiques sur une première version de cet article et pour nos discussions sur ces trois figures d'exception que sont le migrant, le précaire, l'isolé.
- 2 La maison est à la fois une institution et une habitation. Pour une comparaison entre les deux héros, lire l'article « Le roman d'une maison. Sault-au-Récollet, circa 1820 » dans le Bulletin no 9, mai 2021, de la Société d'histoire d'Ahuntsic-Cartierville.
- 3 Une forme de vie est un ensemble de pratiques sociales qui, sans être codifiées ou institutionnalisées, constituent un mode de conduite, d'orientation et d'interaction dans le monde contemporain. Pour étayer le propos, on peut lire Rahel Jaeggi, 2018, *Critique of Forms of Life*, Harvard University Press.
- 4 Avec la bande dessinée *Paul à la campagne*, aux Éditions de la Pastèque.
- 5 Lemay, François, « Paul est tout seul », Le Devoir 9 novembre 2019 – Lacerte-Gauthier, Félix. « Ces passages à vide qui inspirent », Courrier Ahuntsic 20 novembre 2020 – Laghcha, Hassan. « Autodérision à la Woody Allen dans Ahuntsic. *Paul à la maison*, nouvelle BD de Rabagliati », Journal des Voisins, février 2020 – Pelletier, Linda. « Michel Rabagliati, Paul file un mauvais coton », L'itinéraire XXVII-5, 1^{er} mars 2020. L'article de L'itinéraire, une entrevue, pousse plus loin la perspective de l'auteur, sa vie d'écrivain.
- 6 En écrivant cet article, je suis souvent revenu vers la figure émaciée de « L'homme qui marche » créée par Alberto Giacometti (1901-1966) peu après la Seconde Guerre mondiale et reprise tout au long de sa vie.
- 7 Référence au roman *Les Carnets du sous-sol* de Fédor Dostoïevski. Pensons à ces citations portant sur une vie sans résonance : « La véritable vie vivante, c'est tout juste si nous ne la ressentons pas comme un travail » et « Nous avons tous perdu l'habitude de la vie, nous sommes tous plus ou moins boiteux. »
- 8 J'ai décidé de ne pas discuter ici l'idée de nature. Dans le contexte de la modernité, la nature est à la fois une invention humaine et une « sphère de résonance centrale » (voir la note 9 ci-dessous).
- 9 « La résonance n'est pas un état émotionnel mais un mode de relation. » Dans ce mode relationnel, « le sujet et le monde se touchent et se transforment mutuellement » tout en étant indisponibles l'un à l'autre. À même la théorie critique élaborée par Hartmut Rosa, la « résonance » est une voie pour contrer les travers induits par l'accélération et l'aliénation dans le monde contemporain. Son livre *Résonance, Une sociologie de la relation au monde*, a été publié aux Éditions la Découverte en 2018.
- 10 Selon Centraide (recensement 2016), 22 % des personnes habitant Ahuntsic vivent seules.
- 11 L'exclos, mot québécois qui désigne, sur l'Île d'Anticosti, ce lieu protégé des prédateurs où la nature est laissée à elle-même et peut croître en liberté.
- 12 Mon interprétation fait appel au travail de Jean-Claude Kaufman, 1995, « Les cadres sociaux du sentiment de solitude » : 123-136, Sciences sociales et santé 13-1 et Éric Chauvier, 2017, *Anthropologie de l'ordinaire. Une conversion du regard*, Toulouse, Anacharsis.

Une belle histoire de coopération qui se poursuit

Diane Archambault-Malouin, M.A.

Présidente

Société d'histoire du Domaine-de-Saint-Sulpice (SHDSS)

Se situer géographiquement et historiquement

Le Domaine Saint-Sulpice se présente comme un quartier de l'arrondissement Ahuntsic-Cartierville réputé pour l'esprit communautaire qui a façonné son histoire et qui l'anime toujours. Ses limites géographiques lui viennent du premier découpage du Sault-au-Récollet amorcé par les seigneurs de Montréal, les Sulpiciens, en 1702. L'urbanisme de ce secteur vient quant à lui du concept de cité-jardin, mis de l'avant avec l'aménagement de la Cité-Jardin du Tricentenaire dans l'arrondissement Rosemont. Le secteur d'habitation, concentré au centre, est cerné d'immeubles à bureaux et de maisons d'enseignement et de formation. La grille des voies de circulation qui allie croissants, places, avenues et rues ralentit la vitesse des automobilistes. Ce parti-pris associé au fait que, parmi les quelque 40 voies qui découpent le Domaine, seulement trois se prolongent à l'extérieur, soit, vers l'est, la rue de Louvain et l'avenue Émile-Journault et, du nord au sud, la rue Christophe-Colomb, assure également la sécurité des familles, un des objectifs de départ.

Avant l'acquisition du Domaine par la Ville de Montréal en 1952, le secteur n'a été occupé que par des familles de fermiers, sa vocation étant principalement agricole. Le Domaine Saint-Sulpice était une des réserves des Sulpiciens, qui s'y approvisionnaient notamment en bois de chauffage et en produits de la ferme.

Construire et habiter ensemble son village

C'est à l'automne 1962 que le secteur se développe et accueille ses premières familles. Ces familles étaient membres de trois coopératives d'habitation, la Coopérative La Familiale, la Coopérative des Employés municipaux et la Coopérative d'habitation de Montréal. Ces coopératives avaient pour objet la construction de maisons comme moyen d'accéder à un logement adéquat. Les membres adhéraient au système de coopération d'abord pour acquérir les terrains du Domaine, puis pour se doter d'une maison pour leur famille, et enfin

pour développer un milieu de vie qui réponde à leurs besoins, et ce, dans les limites de leurs ressources financières. Ces maisons, des duplex et des unifamiliales, ont été construites entre 1962 et 1965; les premières, sur la rue de Louvain Est, ont accueilli leurs résidentes et résidents le 29 septembre 1962. Le territoire consenti était délimité par l'avenue Papineau, l'avenue Christophe-Colomb (prolongée vers le nord, car encore inexistante), les rues de Louvain Est et Legendre Est, ce qui correspondait au 1/5 du Domaine. La rue Saint-Hubert ayant déjà été réservée à la construction de maisons d'enseignement, le développement résidentiel ne s'y fera que quelques années plus tard.

La collaboration avait été au rendez-vous pour ces jeunes parents (quelque 700 familles) bien avant la prise de possession de leurs résidences. Il leur avait fallu se mobiliser, signer des pétitions, organiser des événements publics, des parades, donner des entrevues pour obtenir les terrains. Par la suite, ils ont dû engager ensemble des architectes et adopter des modèles, des contrats types, etc. Enfin, une fois établis, qui dans son duplex, qui dans son logement ou sa maison individuelle, ils ont dû poursuivre leur collaboration pour parfaire leur milieu de vie. Presque dès le début de la construction, les administrateurs ont mis en place (en octobre 1962) un « comité intercoopératives » réunissant des délégués de chacune des trois coopératives. L'objectif était de maintenir les liens entre les membres après la dissolution des coopératives. Ensemble, ils se sont dotés d'une institution financière, ont obtenu la construction d'une école et négocié des échanges de terrains avec la Ville pour la construction d'une épicerie coopérative. Un journal local maintenait les liens entre les résidents et résidentes et un service de loisirs, animé par des bénévoles, a contribué au dynamisme de la vie de quartier.

Dans la décennie suivante, la pression sociale a conduit la Ville de Montréal et le gouvernement québécois à ajouter des habitations à l'extérieur de ce qui allait devenir le « Vieux Domaine ». Apparaissent alors des ensembles locatifs pour des clientèles particulières : personnes en perte d'autonomie ou âgées et familles à revenus modestes. En 1970, un premier ensemble d'habitations à loyer modique est érigé à l'ouest de l'avenue Christophe-Colomb, les Habitations Saint-Sulpice (Les Hirondelles), huit îlots de maisonnettes en rangée. En 1972, sur l'avenue Émile-Journault que l'on prolonge alors jusqu'à l'avenue Papineau, on construit un autre ensemble résidentiel multigénérationnel, une tour de huit étages, des îlots de maisonnettes de ville et de petits immeubles d'appartements, Les Habitations André-Grasset.

Les résidentes et résidents de ces ensembles ont formé des comités d'usagers et participé notamment à l'organisation de loisirs collectifs et à la mise en place de services pour leurs collectivités.

Signature visuelle du projet préparée par la directrice artistique, Caroll-Ann D'Amour, reprenant une photo rare de Berthe Chaurès-Louard au tournant du XX^e siècle. Archives SHDSS, Fonds de la Guilde familiale, don de Mme Anita Dallaire.



Le Domaine Saint-Sulpice, un quartier en partage



Le code QR vous permet d'accéder à la carte des emplacements des panneaux, le programme d'activités, et encore plus.

Photo de la murale au Centre Claude-Robillard : Jacques Lebleu / SHAC

À gauche : Les membres du comité de projet « Le Domaine Saint-Sulpice, un quartier en partage » devant un des panneaux d'interprétation historique, Claude Lalonde, Robert Sabourin, Diane Archambault-Malouin, Maurice Beauchamp, Michel St-Marseille et Stan Kwiecien, Crédit photo : Jean-Pierre Malouin, 3 décembre 2021

À la fin de la décennie 1970, face à l'exode vers les banlieues, les gouvernements ont mis en place des politiques d'habitation afin de retenir les jeunes ménages en ville. Entre 1979 et 1986, les opérations 10 000 et 20 000 logements ont favorisé la construction, par des promoteurs privés, d'ensembles aux caractéristiques architecturales propres. Alignement de maisons de ville, rangées de duplex, immeubles en hauteur nécessitent l'ouverture de nouvelles rues.

Encore ici, la coopération, la communication et la solidarité ont été au menu. En effet, nombre de ces habitations favorisaient la cohésion sociale et l'engagement des individus, que ce soit au sein de coopératives d'habitations ou de coopératives de capitalisation ou encore dans le cadre de syndicats de condominiums.

Aujourd'hui, ce phénomène perdure dans la gestion résidentielle. Depuis le tout début du XXI^e siècle, la construction d'immeubles de condominiums et de résidences à loyer modiques a imposé, d'une certaine façon, une gestion participative via les conseils d'administration, qu'il s'agisse de la Résidence Ora (Groupe Maurice) et des Résidences communautaires d'Ahuntsic (Bâtir son quartier) sur la rue Jacques-Casault, ou encore des tours de condominiums du Domaine André-Grasset.

Coopérer au-delà de l'habitation

Au-delà de la collaboration nécessaire à la gestion quotidienne de leur habitat, les résidentes et résidents du Domaine sont engagés dans l'organisation et la gestion de différents organismes qui offrent des services à l'ensemble de leur communauté. Certains de ces organismes ont disparu; les besoins ayant changé ainsi que l'offre extérieure avoisinante. Ainsi, le service des loisirs local, lancé puis longtemps géré par des bénévoles, a été remplacé par une structure municipale. Les Loisirs St-Isaac-Jogues sont maintenant fusionnés aux Loisirs Sophie-Barat. Le Club des Aînés, qui offrait des voyages, des événements et des cours à la population locale, a cessé ses activités. D'autres structures, comme le réseau FADOQ (anciennement Fédération de l'Âge d'Or du Québec), répondent maintenant aux besoins de plusieurs. En revanche, des résidents ont pris en main l'organisation d'activités ponctuelles, comme les cours de peinture autrefois, gérés par le Club des Aînés, dont la gestion est maintenant assumée par des bénévoles passionnés sans structure officielle, ou encore le Centre des Jeunes Saint-Sulpice, soutenu en partie par les Services du Domaine. Bel exemple de pérennité de l'engagement, le Jardin communautaire du Domaine Saint-Sulpice, créé en 1976 par les résidents Henri Lachapelle et Maurice Beauchamp, est toujours administré par des administrateurs élus par les usagers.



La mairesse de l'arrondissement d'Ahuntsic-Cartierville inaugurant la murale, le mardi 19 avril au Complexe sportif Claude-Robillard.
Photo Jean-Pierre Malouin



Repas communautaire devant la résidence Ovila-Légaré (aujourd'hui, CHSLD Légaré), 1981.
Crédit photo : Réal Laramée, Archives SHDSS, Fonds Réal Laramée



Mesdames Émilie Thuillier, mairesse d'Ahuntsic-Cartierville, et Julie Roy, conseillère du district Saint-Sulpice, présentes à l'inauguration de la murale.

Se souvenir pour s'inspirer

Sensibles aux valeurs exceptionnelles véhiculées depuis le début de l'histoire du Domaine, des bénévoles ont mis en place en 1993 une société d'histoire locale, la Société d'histoire du Domaine-de-Saint-Sulpice (SHDSS). Nouvelle structure participative, cette société, vouée à la connaissance et la diffusion de l'idéal coopératif, témoigne de la pérennité et de la richesse de ce mode de gestion. Son engagement social a mené, au printemps 2021, au dépôt d'un mémoire auprès de l'Office de consultation publique de Montréal (OCPQ) dans le cadre du projet de redéveloppement de l'Écoquartier Louvain Est.

Cette histoire étonnante de gestion solidaire qui s'étale sur six décennies fait depuis quelques mois l'objet d'un projet de mise en valeur de la Société d'histoire du Domaine-de-Saint-Sulpice (SHDSS) financé par l'entente sur la mise en valeur de Montréal, conclue entre la Ville de Montréal et le gouvernement du Québec. « Le Domaine Saint-Sulpice, un quartier en partage » bénéficie de la collaboration de l'arrondissement d'Ahuntsic-Cartierville, du soutien financier de la Caisse Desjardins Centre-Nord de Montréal et du prêt d'espace au Complexe sportif Claude-Robillard pour l'installation d'une murale grâce à une entente avec le Réseau des grands parcs.

Cette mise en valeur de l'histoire locale prévoit l'installation de dix panneaux d'interprétation historique répartis sur cinq sites du Domaine et d'une murale au Complexe sportif Claude-Robillard, avenue Émile-Journault, la distribution d'un dépliant avec carte du réseau cyclable et des attraits du secteur, ainsi qu'un programme d'activités.

Le projet bénéficie de l'accueil de la Société d'histoire d'Ahuntsic-Cartierville, qui l'héberge sur son site internet lashac.com, et lui a offert les pages de son bulletin afin de vous présenter cette histoire de collaboration et de solidarité, une histoire que vous voudrez partager, à votre tour.

Notes

- 1 Les informations factuelles reprises dans cet article proviennent principalement des fascicules 1 à 8, de la série « Une belle histoire qui se poursuit », publiée de mai 2002 à octobre 2013 par la Caisse Desjardins Domaine Saint-Sulpice sous la direction de Diane Archambault-Malouin, avec la collaboration de Josée Desbiens et Claude Pronovost. Ces documents sont disponibles sur lashac.com dans les pages de la SHDSS.
- 2 Lire Marc H. Choko, *Une Cité-Jardin à Montréal*, Montréal, éd. du Méridien, 1988.
- 3 Lire l'article Enfin chez soi! Archambault-Malouin, Diane, Beauchamp, Maurice, St-Marseille, Michel, « Au fil d'Ahuntsic, Bordeaux et Cartierville », bulletin no 9, mai 2021, pp. 9-14 publié par la Société d'histoire Ahuntsic-Cartierville.
- 4 L'Élan, juin 1963, Premier président : Henri Bergevin. (Archives SHDSS)
- 5 La Coopérative La Familiale n'a pas été dissoute, car sa structure comportait d'autres volets, notamment la consommation, l'éducation, etc.
- 6 Histoire d'un quartier, « Un chef-d'œuvre de coopération au cœur de Montréal », François Marquis, Habitabec Montréal, 6 octobre 1989, p. 24.
- 7 On peut consulter le rapport déposé en août 2021 sur ocpm.qc.ca

Activités de nos membres

Jacques Lebleu

Coordonnateur du bulletin

Une excellente nouvelle au sujet de l'œuvre *Le Cavalier solitaire* d'Albert Dumouchel

Vous avez été plusieurs à apprécier les articles de Mme **Marie Louise Pépin** sur Suzanne Beaudoin-Dumouchel, Albert Dumouchel, leur maison patrimoniale et un atelier d'art au Sault-au-Récollet ainsi que sur ce qui est probablement l'ultime œuvre de M. Dumouchel *Le cavalier solitaire*. Ces deux textes ont été publiés dans la dixième édition d'*Au fil d'Ahuhtsic, Bordeaux et Cartierville* en novembre 2021.

Nous venons tout juste d'apprendre que la correspondance de Mme Pépin avec Mme **Émilie Thuillier**, mairesse de l'arrondissement, au sujet de cette dernière œuvre a produit un résultat fort heureux! En effet, Mme Pépin, ayant eu vent de rénovations à l'Édifice Albert Dumouchel, où logent notamment la Bibliothèque et la Maison de la culture Ahuntsic, lui a fait parvenir ce message en avril :

Je me permets de vous écrire, alors que je sais pertinemment que votre horaire est sûrement très chargé. Il y a plus d'un an, je vous contactais au sujet de l'œuvre d'Albert Dumouchel, Le cavalier solitaire, autrefois exposée à la Bibliothèque d'Ahuntsic et maintenant présentée à l'édifice municipal Lucien Saulnier.

À la suite de votre courriel, j'ai communiqué avec le Bureau d'art public de la Ville et ajouté l'information du nouveau lieu d'exposition de l'œuvre à l'article Le cavalier solitaire, paru dans le dernier numéro de la revue SHAC en novembre 2021, p.33-35. (cf. document joint)

Sachant que dans votre nouveau plan stratégique — fort intéressant d'ailleurs — un des objectifs du volet Culture et patrimoine est : «effectuer des travaux de rénovation dans l'Édifice Albert-Dumouchel», et un autre est de «protéger et mettre en valeur les secteurs et les bâtiments à valeur patrimoniale de l'arrondissement» croyez-vous qu'il est possible, voire réaliste, de rapatrier Le cavalier solitaire dans l'édifice qui porte le nom du créateur, lors des travaux de rénovation à venir?

Le 3 mai, Mme Thuillier lui répond qu'elle avait bien pris connaissance de votre courriel et je l'ai transféré à la cheffe de division Culture et bibliothèques

de l'arrondissement. Elle avait déjà été interpellée par les représentants de la Société d'histoire d'Ahuntsic-Cartierville.

Le 6 mai, Mme **Isabelle Pilon** écrit dans un message envoyé à notre président, **Yvon Gagnon**, et partagé à Mme Pépin et aux membres du conseil d'administration de la SHAC :

*J'ai une bonne nouvelle à vous annoncer :
L'œuvre «Le cavalier solitaire» pourra
être récupérée et présentée à nouveau à la
bibliothèque Ahuntsic en 2023.*

Nous offrons toutes nos félicitations à Marie Louise Pépin, Émilie Thuillier et Isabelle Pilon pour l'heureuse conclusion de cette démarche!

La Société d'histoire tâchera de vous informer de la date exacte de ce retour et de l'emplacement qui sera désigné à l'œuvre dans la bibliothèque Ahuntsic par le biais de ses médias sociaux ou dans notre édition de novembre.



3. L'ami(e) Marie Louise Pypin, *Le cavalier solitaire et l'impressionnisme d'art* Pierre Guillaume. Photo : Jacques Lubien, le 14 mai 2021.

Albert Dumouchel aura été un être authentique et fidèle au credo du manifeste *Prisme d'Yves* de 1948 : un art basé sur l'instinct, l'émotion, loin des discours à la mode.

Humaniste aimé de tous,
le « père de la gravure québécoise »
aura produit plus de 2 000 œuvres.

Sincères remerciements à
Jacques Dumaschel, Pierre Guillaume
et Natalie Valade.

Marie Louise Pipin,
4 november 2021

Notes et bibliographie

- [illegible]

¹ Au H. d'Orléans; Bordeaux et Camerelle, *Revue d'histoire*, page IV.

L'autrice Marie Louise Pépin, *Le cavalier solitaire* et l'imprimeur d'art Pierre Guillaume, en page 35 d'Au fil d'Ahuntsic, Bordeaux et Cartierville dixième édition, novembre 2021. Photo : Jacques Lebleu, le 24 mai 2021

Mieux connaître l'Édifice Albert-Dumouchel avec Stéphane Tessier.

De nombreuses personnes parmi nos membres et lecteurs ont eu le plaisir d'assister au moins une fois à une conférence, à une activité d'animation ou à une visite guidée sur l'histoire et le patrimoine offerte par M. Stéphane Tessier au fil des années. Il a ainsi partagé ses connaissances à Cité Historia, au Parcours Gouin, à la maison du Pressoir, pour diverses sociétés d'histoires dont la nôtre, de même qu'à titre de travailleur autonome. Nous sommes honorés de compter parmi nos membres celui qui anime HisTour, regroupement des sociétés d'histoire montréalaises des rives de la rivière des Prairies.

Nous aimerions aujourd'hui porter votre attention sur la série de capsules vidéo « *Opération Patrimoine* » du journaldesvoisins.com ou vous le retrouverez aussi. Pourquoi ne pas commencer par celle dans laquelle il nous présente l'[Édifice Albert-Dumouchel](#)?



Photo François Robert-Durand, courtoisie du journaldesvoisins.com

Des interlocuteurs prisés

Stéphane Tessier est aussi appelé régulièrement à répondre aux questions des journalistes sur des enjeux patrimoniaux locaux. Prenons par exemple le cas d'une résidence d'un volume imposant en construction au 1961, boulevard Gouin Est qui suscite des discussions dans le noyau villageois du Sault-au-Récollet. M. Tessier est cité par le journaliste Étienne Paré dans l'article « *Sault-au-Récollet : Pas facile de conjuguer patrimoine et modernité* » paru le 19 février 2022 dans *Le Devoir*. Il n'est cependant pas le seul de nos membres auxquels le journaliste a fait appel. Jocelyn Duff, architecte de formation, devient aussi un interlocuteur prisé pour les dossiers patrimoniaux.

Il explique :

Je suis tombé des nues quand j'ai vu ça! On peut déjà voir avec les fenêtres et l'important volume de la maison que ça n'intègre pas du tout. On va se retrouver avec une boîte moderne. Ça va venir faire une rupture dans le paysage

au sujet de ce bâtiment qui remplace un ancien atelier de mécanique automobile.

Jocelyn Duff et un autre de nos collaborateurs réguliers, Patrick Goulet, ont tout récemment été interviewés par le même journaliste au sujet d'actes de vandalisme commis envers la statue controversée d'Ahuntsic¹ qui trône, voisine de celle du Père Nicolas-Viel, devant l'église de La Visitation.

M. Duff affirme : Il faut absolument ajouter une nouvelle plaque pour tout mettre en contexte. Car sinon, il va y avoir encore du vandalisme.

M. Goulet précise : Le ministère de la Culture et le Centre de conservation ne veulent pas que l'on apporte des changements à l'écriteau, car la statue est située au cœur du site patrimonial de Sault-au-Récollet. Il faut laisser tout tel quel.

Citons pour conclure le journaliste lui-même :

Ce n'est pas la première fois que la statue d'Ahuntsic est la cible de vandales. En 1990, année de la crise d'Oka, elle avait aussi été endommagée pour être complètement restaurée 20 ans plus tard grâce aux dons des paroissiens.

Ironie de l'histoire : le vandalisme en 1990 avait été perçu comme un acte raciste envers les Autochtones dans le contexte politique très tendu de l'époque. Aujourd'hui, c'est plutôt le monument en soi qui est vu comme tel. Cela dit, on ignore qui s'en est pris à la structure de la sorte. La fabrique n'a pas voulu porter plainte à la police.



Photos © Jocelyn Duff, 2022



1 Paré, Étienne. 4 mai 2022. «Une autre statue controversée prise pour cible de vandalisme», *ledevoir.com*
<https://www.ledevoir.com/culture/706803/une-autre-statue-controversee-prise-pour-cible>

Les Voix de Bordeaux-Cartierville

<http://lesvoixdebc.com/>

Jacques Lebleu

Coordonnateur du bulletin

Je remercie d'entrée de jeu M. Ghassan Fayad pour les informations fournies lors d'une discussion téléphonique, le Conseil local des intervenants communautaires de Bordeaux-Cartierville, ainsi que M. Simon Van Vliet pour un article du journal des voisins.com. Ceux-ci m'ont fourni l'essentiel du matériel de ce texte.

Le 21 mai 2021, dans le cadre du Festival d'histoire de Montréal, j'ai eu le plaisir de participer à une séance d'écoute collective et de discussion qui marquait le lancement du balado *Les Voix de Bordeaux-Cartierville*. C'est ainsi que j'ai pris connaissance de ce projet, qui nous invite à faire un tour d'horizon audio dans le riche univers humain de ce quartier urbain dense, caractérisé par une diversité incomparable. Le site web du balado propose des enregistrements accompagnés de compléments textuels et visuels.

Les Voix de Bordeaux-Cartierville est issu de la planification stratégique, portée par le CLIC et la communauté de Bordeaux-Cartierville, dans le cadre du plan d'action concerté en développement social du secteur. L'idée de départ était d'offrir une plate-forme de partage et de rencontre pour « faire en sorte que les voix de personnes qu'on n'entend pas soient davantage entendues, puis qu'on connaisse mieux le quartier, ses différents visages, toutes ses différentes histoires... », explique Audrey Mailloux Moquin, conseillère partenariat territorial au BINAM.

Fruit d'un processus collaboratif étalé sur deux ans, le balado, qui continue à évoluer, a été produit et réalisé par *Amplifier*, et financé conjointement par le Bureau d'intégration des nouveaux arrivants à Montréal (BINAM) et le Ministère de l'Immigration, de la Francisation et de l'Intégration (MIFI).

C'est M^{me} Mailloux Moquin qui a suggéré la mise en place d'un partenariat créatif entre le CLIC et l'équipe *Amplifier*. Cet organisme avait déjà réalisé un important travail de narration ethnographique dans Côte-des-Neiges et dans le quartier de la Place Émilie-Gamelin du Centre-Sud. « Au premier rendez-vous, on a vu que ça cliquait entre tout le

monde », dit celle qui a joué un rôle actif au sein du comité de suivi du projet et aidé à trouver des sources de financement pour sa réalisation.

M. Ghassan Fayad, le producteur du balado, nous a expliqué que la production a été conçue avant la pandémie, mais que les entrevues ont été réalisées pendant la crise sanitaire – malgré les défis relationnels qu'on peut imaginer – de même que le montage, avec les difficultés techniques que cela suppose. L'équipe a fait le choix de se laisser guider par les rencontres et les conversations qui en ont découlé, puis de suivre ses envies.

M. Fayad a aussi chaleureusement souligné l'apport de la réalisatrice Karoline Truchon et son approche documentaire ethnographique. Plutôt que de s'appuyer sur la vision d'un auteur en recherchant des personnages susceptibles de donner corps à une histoire prédéfinie, comme dans un documentaire classique, les partenaires du projet ont plutôt cherché à aller à la rencontre des gens pour les laisser raconter, dans leurs propres mots et avec leur bagage d'expériences, leur rapport à l'environnement humain de leur quartier.

Épisodes et portraits

Une dizaine d'ethnographes sont partis à la découverte de Bordeaux-Cartierville, donnant la parole à une centaine de personnes d'origines diverses et de toutes les générations qui habitent, travaillent ou transitent par ce territoire. Plus de 30 heures d'entrevues ont ainsi été enregistrées, puis soigneusement montées pour créer une série de 23 capsules sonores (10 épisodes et 13 portraits) totalisant plus de 5 heures d'écoute.

« Les 10 épisodes sont construits à partir de multiples enregistrements qui mettent en valeur des citations inspirantes et connectent différents récits de vie. Ils durent en moyenne une vingtaine de minutes. Les portraits vous feront découvrir des femmes d'exception, aux parcours multiples. Ils sont créés à partir d'une seule entrevue et s'échelonnent sur moins de 10 minutes. »

À l'écoute des personnes qui ont offert leurs paroles aux ethnographes, nous constatons « l'attachement à Bordeaux-Cartierville, sans fard, sans fioritures, mais avec un amour incommensurable du lieu, de l'espace – on parle beaucoup de la rivière, on parle beaucoup des parcs – mais aussi des gens, du tissu social, de ce qui est possible de faire ici », résume Mme Truchon.

Bordeaux-Cartierville est encore largement méconnu de la population montréalaise. Benjamin J. Allard, chargé de projet chez *Amplifier* qui a coordonné le projet, avoue qu'il ne connaissait presque rien du quartier au début de son mandat. Il en était de même pour certains des ethnographes.

« C'est un quartier extrêmement dynamique, qui est très, très communautaire, très enraciné », précise-t-il.

L'équipe de projet a aussi proposé, en collaboration avec l'Association des gens d'affaires du boulevard Gouin Ouest (AGAGO) et l'arrondissement d'Ahuentsic-Cartierville, une exposition visuelle, constituée de grandes affiches avec des illustrations par collages conçues par Taïna Mueth, aménagée de part et d'autre du boulevard Gouin Ouest, entre les rues Lachapelle et Ranger.

Des ateliers d'écoute et de discussion ont également été organisés dans différents organismes, notamment à la *Maison des jeunes*. Pour donner suite à ces expériences enrichissantes, une trousse d'animation clé en main a été conçue et mise à disposition du public. Cet outil de médiation culturelle permet à tout groupe citoyen et organisme communautaire, ainsi qu'aux écoles ou aux bibliothèques, d'organiser des séances d'écoute collective et de discussion. Il peut être téléchargé en PDF directement sur le site web du balado.

Le budget d'environ 100 000 \$ a été complété grâce au *Programme d'appui communautaire* (PCS), qui vise notamment à favoriser l'attraction et la rétention d'immigrants et de personnes issues de minorités ethnoculturelles, ainsi qu'à promouvoir des relations interculturelles harmonieuses entre personnes de toutes origines au Québec.



Les contenus des clips audios vont de l'anecdote attendrie aux souvenirs marquants, et comportent même de la poésie. Voici quelques extraits des transcriptions qui les accompagnent.

AHLEM FADEL :

J'ai choisi ce quartier exactement pour que j'aie le sentiment d'être toujours à Alger, puisque je suis d'origine algérienne. Dans le passé j'avais la mer, la Méditerranée par le nord; et là, dans mon quartier, ici, à Bordeaux-Cartierville, j'ai la rivière des Prairies pas loin, à trois minutes de marche.

SAMER ELNIZ :

Historiquement parlant, Cartierville est connu comme un premier pas (rires)! Chaque immigrant vient, il trouve une place à Cartierville tout d'abord. Ce n'est pas juste la communauté musulmane, arabo-musulmane ou africaine ou je ne sais pas. Toutes les communautés, même la communauté arménienne a commencé ici à Cartierville, les autres communautés grecques, tout ça. Elles ont toutes passé à travers Cartierville puis après ça elles ont déménagé vers Laval ou vers l'ouest ou vers l'est. On dirait que Cartierville est le cœur de Montréal (rires)! [Wow!] C'est le centre-ville.

FRANÇOISE MEREL :

Je réside dans Cartierville depuis plus de 70 ans. Dans la même rue, dans la même maison. On est rendus la cinquième génération dans la même maison. Je peux vous dire qu'au début, Cartierville était un lieu où les gens venaient pour se divertir. Il y avait des plages, il y avait au moins quatre plages autour ici, du Pont Cartierville. Il y avait le Parc Belmont, il y avait... C'est pour vous dire que vous parlez que « vous devez vous adapter », que les gens qui arrivent ici – je dois vous dire que mon mari était immigrant et un de mes gendres vient du Nigéria, alors je comprends –, mais moi aussi j'ai dû m'adapter, disons, au quartier, même si j'y ai vécu et que j'y vis toujours.

SOLANGE :

Mes filles ont 7 ans et 11 ans. J'avoue que, pour les enfants, ça a été vraiment beaucoup plus facile. Les enfants ont aimé et adopté le Canada tout de suite, parce que... ce que je n'ai pas dit c'est qu'à un moment, j'ai pensé retourner.

AÏCHA FADEL :

Oui. « Oh, mon cœur, quel froid dans le mot « blanc de neige », mais les bonnes âmes sous ce toit, te réchauffent et te protègent. Par les cieus, tu es bénie. Là où tu sois, l'infini. Aux lieux verdis, reste fidèle, aux prairies, aux âmes et au Ciel ».

Notes:

- 1 Van Vliet, Simon. 3 août 2021, «Une balade sonore et visuelle au cœur de Bordeaux-Cartierville». *journaldesvoisins.com*. 4 mai 2022. <https://journaldesvoisins.com/une-balade-sonore-et-visuelle-au-coeur-de-bordeaux-cartierville/>
- 2 Conseil local des intervenants communautaires de Bordeaux-Cartierville, S. d. Les Voix de Bordeaux-Cartierville, page d'accueil, consulté en ligne le 4 mai 2022 <http://lesvoixdebc.com/>

Un rituel de société

Notes ethnographiques sur le Cercle de paroles¹

André Campeau

Anthropologue

*J'ai fait les Cercles de paroles afin de créer
un espace libre pour s'exprimer
sans jugement et sans peur.*

Maysoun Faouri²

En 2020, 2021 et 2022, j'ai participé à des Cercles de paroles organisés dans le giron de l'organisme Concertation-Femme³ et de la Bibliothèque d'Ahuntsic-Cartierville.⁴ J'ai eu de la difficulté à commenter les premiers. Les premières expériences ne sont pas toujours faciles et on n'en fait pas le tour rapidement. Elles résistent à l'interprétation. C'est dans la série que les expériences se révèlent. Mais des questions restent ouvertes.

Sans doute faut-il dire que les gens qui participent à ces Cercles ont quelque chose de particulier : la bonne mesure ou la bonne distance. J'évite de décrire trop vite. Or, décrire permettrait de mettre le doigt sur une structure avec laquelle les organisatrices des Cercles composent : la littérature, la philosophie et l'anthropologie sont des ressources dans des dialogues contemporains où participent des accueillant.e.s et des arrivant.e.s.

*Alors, de quoi le dialogue contemporain
et le Cercle de paroles sont-ils faits?*

Éléments d'une histoire

Propos recueillis le 4 avril 2022 par courriel

Maysoun Faouri : *À Concertation-Femme, nous avons l'habitude de réaliser des recueils avec nos participantes, Recueil de contes, de recettes, de remèdes naturels. J'ai toujours sollicité la participation des partenaires dans ces projets. En 2017, j'ai pensé à réaliser un recueil de contes en partenariat avec la Bibliothèque et le Carrefour d'Aide aux Nouveaux Arrivants (CANa). Suite à une rencontre, il a été décidé de faire les « Récits du Cœur » et l'Arrondissement assumait le coût.*

Yara El-Ghadban,⁵ qui a grandi dans le quartier, a animé des rencontres avec les participants et a travaillé les textes. Des jeunes filles qui fréquentent notre centre ont réalisé les dessins avec notre artiste. Après le lancement, on a organisé une rencontre avec Yara

et sans le CANa. On veut continuer de travailler sur d'autres projets. Les discussions nous amènent aux Cercles de paroles interculturels. On veut créer un espace de dialogue et d'échange dans lequel chacun peut s'exprimer librement en toute confiance.

Yara nous a informé que, pour qu'elle participe, il fallait donner une place à la culture.⁶ Notre premier cercle a eu lieu en septembre 2018. Yara a invité 8 auteurs, elle a assumé les frais pour les auteurs. Nous étions 33 personnes à la Bibliothèque de Cartierville. Le thème était l'intégration. Nous avons préparé un questionnaire avant et après le Cercle pour voir si la participation a apporté quelque chose. Nous avons préparé des citations sur des cartons, on a pensé donner une citation à chaque participant et lui demander de la lire et commenter au cas où des participants seraient gênés pour parler. Les 8 auteurs ont pris toute la place, donc (par la suite) nous avons décidé d'inviter un auteur seulement. Claude Gravel a participé à notre premier cercle.

En novembre Concertation-Femme a déposé un projet à Patrimoine Canada, qui comporte trois volets : Cercles de paroles interculturels, Bibliothèques vivantes et Ateliers pour les femmes sur les valeurs de la société. Un projet en collaboration avec les deux bibliothèques de l'arrondissement. Un projet sur deux ans, qui nous a permis de payer l'animateur, les invités et les autres frais. Nous avons décidé de tenir les Cercles dans les deux Bibliothèques de l'Arrondissement. Nous avons eu une chargée de projet, Nada Abi Hanna, et Claude Gravel animait.

Quatorze Cercles ont été organisés dans le cadre du projet qui a pris fin le 30 mars 2021.

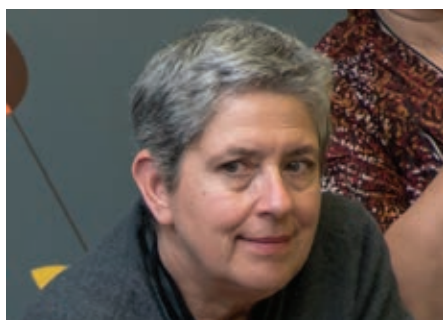
Le recueil «À la rencontre de l'autre» regroupe les propos prononcés par les participants. Nous avons organisé les Cercles en matinée, en soirée, en après-midi et en fin de semaine, dans le but de rejoindre tout le monde. La pandémie nous a bousculé un peu. On a organisé un cercle au parc, sur zoom et d'autres dans le centre communautaire.

Après la fin du financement, les Bibliothèques, Concertation-Femme et Claude Gravel avons décidé de continuer d'organiser les Cercles. Claude se porte bénévole pour animer les cercles. Et Concertation-Femme partage avec les bibliothèques les frais (invité + café+ biscuits). Lucie Bernier a rejoint le comité organisateur ainsi que André Campeau en janvier 2022. Les derniers invités (en 2022) ont demandé de tenir le Cercle dans la bibliothèque (pour rejoindre plus d'hommes, ajoute-t-elle dans un appel téléphonique). »

Lucie Bernier⁷ : *C'est un bon résumé Maysoun. J'ajouterai que les Bibliothèques de l'Arrondissement (et d'autres) ont un mandat de développement social depuis plusieurs années. Ce mandat se réalise pour une bonne part en collaboration avec les organismes dans le soutien à l'alphabétisation, à la francisation, à l'accueil des nouveaux arrivants, l'éveil à la lecture et à*



Maysoun Faouri



Lucie Bernier



Sylvie Payette



Claude Gravel
Photos courtoisie de la
bibliothèque Ahuntsic

l'écriture dans différents projets.

Dans les bibliothèques d'Ahuntsic-Cartierville, ces actions ont pris une part de plus en plus grande de nos activités à partir de 2007 surtout, grâce à la création du poste de bibliothécaire agente de liaison qui était à l'origine financé par le Ministère de l'Immigration afin de favoriser l'accès aux bibliothèques pour les populations qui ne les fréquentaient pas ou qui les fréquentaient peu, y compris les personnes issues de l'immigration et nouvelles arrivantes. Sauf erreur de ma part, le poste a été créé en 2008. C'est le poste de notre chère Sylvie Payette.

À la bibliothèque Ahuntsic, ce poste (il y en avait trois autres dans tout Montréal) était couplé avec l'ouverture du Café de Da qui se voulait un lieu d'ouverture, une bibliothèque qui ne disait pas son nom, moins intimidante pour les personnes qui ne se retrouvaient pas dans ce lieu. Durant les premières années, il y a eu également beaucoup d'actions pour rejoindre davantage les jeunes : ateliers de cinéma durant trois ans, collaborations diverses avec le Carrefour-Jeunesse-Emploi (CJE), café-étude, etc.

Cela, avant de recentrer le projet davantage sur des démarches interculturelles et des projets pour les nouveaux arrivants. Sylvie pourra développer davantage mais les Bibliothèques de l'Arrondissement ont réalisé plusieurs projets avec le CANA, le CJE, le CRÉCA (Centre d'éducation populaire) et, bien sûr, non le moindre, Concertation-Femme!

Propos recueillis le 11 avril 2022 dans le bureau qui avoisine le Café de Da. Pour constituer le récit, j'ai extrait des énoncés de l'entretien qui a duré 42 minutes.

Sylvie Payette⁸ : Les « Récits du cœur » a été un gros projet qu'on a fait avec Concertation-Femme et le CANA. À trois, y'a de nombreux défis, chacun a sa vision, une certaine disponibilité, c'est pas toujours convergent. Les premières réunions ont eu lieu à l'été 2017, on avait un désir de travailler ensemble sans savoir quelle forme ça allait prendre. J'ai eu la chance qu'un budget m'ait été octroyé.

On s'est dit, on va travailler avec des adultes en francisation pour qu'ils nous racontent leur histoire. On a ciblé un groupe à Concertation-Femme et un groupe au CANA. Parce que ça prend quelqu'un pour s'en occuper, j'ai suggéré Yara El-Ghadban. Maysoun la connaissait. La suggestion a fait l'unanimité. On est une équipe de travail mais on a des liens entre nous. Le courant passe. Ça va plus loin que des liens professionnels.

L'Espace de la diversité dirigé par Yara et arrimé avec Mémoire d'encrier tombe pile-poil avec ce qu'on fait à la Bibliothèque. Entre le début et la publication du livre « Récits du cœur », ça été un travail de 9 mois. On a fait un gros lancement au Café de Da, avec les élus, en 2018. Ça été un gros succès. On a fait une réimpression. Concertation-Femme en a fait une. Le CANA aussi. Je l'ai proposé dans le réseau, sur 45 bibliothèques, trente l'ont pris. Du jamais vu.

On trouvait qu'on avait réussi à différents points de vue. Les personnes qu'on a mobilisées pour ça, des immigrantes qui arrivent ici, elles ont une vie avant. Elles deviennent en quelque sorte dépossédées de leur savoir, de leur expérience. Elles sont prestataires de services mais ça va dans le même sens. Elles ont peut-être quelque chose à dire, à faire.

On voulait faire connaître à la population ce que ça veut dire changer de pays et dire à ces personnes : « vous devenez des contributeurs, contributrices, vous créez quelque chose. » On les a présentées une à une au lancement. Il y a eu un article dans La Presse. On voulait faire un moment fort pour leur dire : « Vous apportez quelque chose, en racontant votre histoire, ça a une portée ».

Suite à ce projet-là, on a exprimé qu'on voulait continuer à travailler ensemble. En

rediscutant de ce qu'on pourrait faire, est sortie l'idée du Cercle de paroles. Initialement, le premier, on voulait tester, voir si les gens s'intéresseraient à ça. On a discuté ensemble qui on voulait inviter, des auteurs et autrices. On a fait ça à l'automne 2018.

Un balado a été fait, mais c'est sûr qu'à l'écoute, tu le sais t'as participé à plusieurs cercles, quand tu ne fais qu'écouter, c'est un peu étrange. Ce qui met en valeur le Cercle de paroles, c'est d'être là au moment où ça se passe. On a pu constater que tout le monde aimait l'expérience mais qu'il y avait trop de monde (30 personnes). Les auteurs et autrices voulaient chacun.e leur moment. Au niveau de la prise de parole, c'était limité.

On a essayé de le faire sans invité, on s'est rendu compte qu'il faut que quelqu'un vienne un peu dynamiser. Pas juste entre nous, il faut un invité qui se prépare, qui lance le sujet de la façon dont il a envie de le faire. Souvent ils mélangent leurs vies personnelle et professionnelle, on aime ça, ça fait un amalgame qui vient nous toucher dans nos vies. Ça fait penser à toutes sortes de choses.

On s'est dit, on va inviter une personne. On a privilégié des auteurs au début. C'est pas facile de trouver des gens. Maysoun connaissait des personnes qui n'étaient pas des auteurs et on a décidé qu'on élargissait. Elle avait le financement. Les Cercles alternaient dans les bibliothèques de Cartierville et d'Ahuntsic (Café de Da).

La pandémie a bousculé le tout. On a repris dehors, mais le bruit, la température rendaient la chose pas évidente. Alors, dès qu'on a pu, ça a repris dans les locaux de Concertation-Femme.

Le cycle de Cercles de paroles qui s'est terminé en mars 2021 est rapporté dans le livre « *À la rencontre de l'autre* ». Les Cercles ont continué par la suite dans les locaux de Concertation-Femme. En mars 2022, ils ont repris au Café de Da.

Sylvie poursuit sur le mandat des bibliothèques publiques qui s'est transformé avec le temps. *La bibliothèque a un mandat plus social. Sans entrer dans des grands concepts, on parle beaucoup de bibliothèque 'tiers-lieu'. Le premier lieu c'est la maison, le deuxième, l'école ou le travail et le troisième, la bibliothèque. C'est un lieu où on a envie d'aller, envie d'être, un milieu vivant. On fait de la médiation, on rend ce lieu vivant.*

Elle termine *Le Cercle de paroles, Montréal, c'est la question interculturelle. Y'a un côté bon-enfant à ça. On peut parler de choses sérieuses, troublantes, mais y'a une liberté à dire les choses spontanément. Le Cercle, c'est au moment où ça se passe. Y'a une dynamique qui s'installe... dans l'interculturel. Il y a toujours quelque chose de nouveau.*

Des échanges ont précédé le Cercle de paroles.

Des narrations (contes, récits) et des prescriptions (remèdes, recettes) ont été échangées entre des femmes habitant la même

localité. La fabrication de livres témoigne de ces échanges de productions narratives et prescriptives, qui sont des unités (écrites) de la langue d'échange (le français).

Ces livres disent la persévérance et l'affirmation d'un sujet-femme dans l'espace public.⁹ Ils disent, surtout avec les « *Récits du cœur* », un sujet qui chemine vers l'énonciation, une prise de parole personnelle et collective. Un autre livre de récits, paru en 2022, intitulé *L'espoir mot par mot*, va encore plus loin, en ce sens qu'il expose des rapports sociaux.

Des collaborations entre des intervenantes ont pavé la voie à la création de nouveaux sites d'échange. Ces collaborations ont été soutenues par des programmes provinciaux, municipaux. Alors de quoi est fait le Cercle de paroles mis sur pied dans un tel cadre? Quels sont les objets de l'échange verbal? Comment s'invente et se prend la parole?

Dans le collectif « *À la rencontre de l'autre* », Claude Gravel écrit que le Cercle de paroles est aussi un Cercle d'écoute, un lieu de connaissance et de reconnaissance, où la parole circule, revient et repart.¹⁰ L'ouvrage « *À la rencontre de l'autre* » donne à lire le matériau échangé, la matière de cette création orale.

Une série de cinq Cercles de paroles

Les Cercles de paroles pratiquent l'hospitalité littéraire et philosophique (une médiation) depuis le début de leur histoire. En 10 mois, entre août 2020 et juin 2021, j'ai participé à cinq Cercles de paroles.

Bochra Manaï, géographe et chercheuse¹¹, a soulevé le problème du racisme systémique. On a décortiqué les mots, délicats à prononcer, susceptibles de heurter les relations, dont on pense que le sens est acquis et qu'il faut revoir de fond en comble jusqu'aux questions : Comment installer les mots dans les relations? Comment tenir des relations sous tensions, sans éviter les tensions et sans que les conflits minent les relations? Comment partager certains mots et donner un sens au dialogue?

Le romancier Jean-Pierre Gorkynian a posé le problème de l'intégration et j'ai pu observer la force de la littérature pour y arriver. À un moment, « *Incendies* » de Wajdi Mouawad a occupé le centre des échanges (certains l'avaient lu, d'autres vu au théâtre, au cinéma et certains pas du tout). Des questions relatives aux deuxièmes générations ont été soulevées... tout le dilemme de la transmission de récits entre générations a été posé : Comment transmet-on le récit des épreuves? De la guerre? Le secret? Et comment dépasser cela?

L'écrivain Karim Akouche a élaboré une problématique de la langue qui n'est pas tant un moyen de communication, que l'empreinte et la matière de nos relations, au monde, à l'autre et à soi. La langue est le sol sur lequel on pense, on écrit, on lutte, on échange. Avec Karim Akouche on a soupesé des mots



Cercle de paroles à la bibliothèque de Cartierville samedi, le 15 février 2020. «Le cercle a été animé par Monsieur Claude Gravel, professeur d'histoire et a été enrichi par Madame Bochra Manaï, consultante communautaire, écrivaine et chercheuse spécialisée dans l'ethnité, l'immigration et la cohabitation dans l'espace urbain. Cette rencontre a engendré des discussions très intéressantes et a créé un environnement de rapprochement sur le sujet de l'amour au temps de l'interculturel.» Concertation Femme. Mme Manaï a aussi animé un cercle sur le racisme systémique le 5 août 2020.

Photo courtoisie de Concertation Femme.

et exploré le sujet de plusieurs langages à même une langue. On s'est interrogé sur l'itinéraire, l'orientation et l'expérience du sujet à la croisée de plusieurs langues, donc de plusieurs mondes.

Un quatrième cercle, avec **Raymond Beauchesne**, consultant en immigration, a confronté le processus d'immigration, en l'illustrant de récits de vie. Parce que des vies restent accrochées aux décisions prises, aux décisions qu'il faut prendre et aux décisions qui sont prises par d'autres quand on émigre (on quitte un pays) et qu'on immigré (on s'installe dans un pays). Ça été un autre niveau d'échanges, portant sur un processus étatique qui prédétermine des parcours personnels, un dispositif qui marque la vie des gens.

Le philosophe **Soheil Kash** a été présenté en évoquant mon questionnement sur le faire société. Moqueur, il propose une revue critique de débats en se demandant comment il se fait que Will Kymlicka¹² (libertarien) et Charles Taylor¹³ (communautarien) atterrissent tous deux sur les accommodements raisonnables comme élément rationnel central dans la société québécoise. Il demande quelle société est souhaitée et qui est invité à débattre de cela. Il fait le procès de l'économisme à tous crins, et insiste sur ce point. Il cite

Hannah Arendt¹⁴ sur la question sociale. Il interpelle sur la liberté, la fraternité et la souveraineté.

Le recueil « **À la rencontre de l'autre** », édité par les soins de Concertation-Femme, livre un ensemble d'énoncés saisis dans les Cercles. Des énoncés de participant.e.s et d'invité.e.s sont rapportés sans nom d'auteur, regroupés par thématique pour chacun des Cercles. Certains énoncés équivalent à une ou deux phrases, d'autres font quelques paragraphes. Chacun offre un moment de réflexion ou de méditation au lectorat. Ce livre témoigne d'un cycle de 14 Cercles de paroles où on peut mesurer l'amplitude des dialogues (forme de l'échange verbal) et la portée des énoncés (unités de cet échange).¹⁵

Des mots et des énoncés sont échangés au cours de ce moment de création verbale qu'est le Cercle de paroles. C'est un site d'échange dont la structure relèverait de trois niveaux : le poétique, où des énoncés s'interpellent et s'interjettent entre eux, chaque mot apportant son lot à la langue du Cercle; le politique, où les énoncés interviennent auprès des sujets locaux en disant quelque chose (des mots parlent aux participant.e.s, entrent en relation avec eux-elles); le niveau sémiotique, où les énoncés interprètent le monde et des mots orientent le sens.

Le recrutement dans les Cercles de paroles

Des affiches sont distribuées dans les réseaux sociaux de Concertation-Femme et de la Bibliothèque. Un cercle rassemble des personnes qui ne sont pas, a priori, des employé.e.s d'organismes, mais qui peuvent l'être. Les gens sont nés ailleurs ou ici. S'il y a un critère, je pense que nous gravitons dans les espaces du communautaire et de la bibliothèque. Des personnes reviennent plus régulièrement. On tente de limiter la participation à 15 ou 20 personnes sans dépasser ce chiffre.

Les Cercles auxquels j'ai assisté en 2020-2021 ont eu lieu le matin, entre 10h et 12h, soit dans les locaux de Concertation-Femme sur Henri-Bourassa ouest, soit par « zoom », système de visioconférence permettant aux gens de se rencontrer et d'échanger en dépit des règles de distanciation sociale en vigueur à divers moments de la pandémie (mars 2020-mars 2022). La salle est organisée à l'avance. Des chaises sont disposées à 2 mètres l'une de l'autre, en cercle. Sur une table, dans un coin, on trouve des boissons et une collation. Des soins sont apportés à l'événement.

L'animateur présente l'invité (le présente), prend et donne les tours de parole, intervient parfois, signale la fin. Les propos de l'invité circonscrivent, au début du Cercle, un sujet autour duquel et à propos duquel portent les échanges. Le mot de la fin est laissé à l'invité. La plupart des personnes interviennent à un moment ou un autre, même si c'est après la rencontre. Ce sont des questions, des propositions, des réflexions, des émotions. Il ne s'agit pas de conversations restreintes, de gens qui s'interpellent et se répondent entre eux, mais d'échanges ouverts.

Le nombre d'énonciations varie entre trente et quarante durant un Cercle. Souvent, un mot devient l'attracteur des propos des gens, chacun proposant son avancée, son énoncé. L'ambiance, avant, pendant et après le Cercle, est cordiale. Ceci implique que des accords implicites, des règles tacites opèrent, sans doute par et dans les langages, pour installer, non pas un niveau uniforme ou apolitique des énoncés, mais une dignité, une égalité et une liberté dans l'énonciation. Il serait plausible qu'une contre-structure appuie le rituel, le soutienne et lui donne sa forme particulière.

Une analogie amérindienne

En entrant dans la salle où doit avoir lieu un Cercle de parole, on peut observer, au centre, une petite table sur laquelle est posé un panier contenant un bout de bois d'une quarantaine de centimètres, avec son écorce, auquel sont attachées des plumes et des lanières de cuir. L'évocation amérindienne est sans ambiguïté. Un bâton de parole pour les échanges. Il renverrait à ce que les Pawnees appelaient le *Hako*, la cérémonie du Calumet de paix.¹⁶

Les Pawnees (la société pawnee), ces Amérindiens des Plaines du centre de l'Amérique du Nord, savaient qu'il fallait l'autre pour devenir humain. Les Coureurs de bois, ces *truchements* qui parcouraient l'Amérique du Nord aux 17^e et 18^e siècles, ont appris cela auprès d'eux. Ils ont tellement été marqués par l'expérience du Hako, qu'ils ont ensuite adopté ce rituel avec d'autres qui se le sont approprié pour leurs propres échanges.¹⁷

Ce rituel n'était pas exclusif aux Pawnees, mais pratiqué très largement dans les sociétés des Plaines, peu importe leur famille linguistique (surtout algonquienne, sioux, caddoenne). Même si on reconnaît une cosmologie pawnee dans l'ethnographie du rituel, plusieurs éléments symboliques étaient partagés entre les sociétés voisines. Le « calumet », central à la cérémonie, était si respecté qu'on baissait les armes en sa présence.

Ce rituel n'était lié ni aux semences, ni aux récoltes, ni à la chasse, ni à la guerre. Il ne s'inscrivait pas non plus dans le calendrier rituel prescrit. Il était conduit pour les enfants afin que la société se perpétue, vive heureuse et en paix une longue et bonne vie. Il instituait un monde commun où des enfants de couples exogames se retrouvaient et où des amitiés se constituaient.

D'une durée de 4 à 5 jours, le rituel servait à créer des liens entre des groupes politiques distincts (bandes, clans, peuples ou autres), à assurer entre eux l'amitié et la paix en vue de favoriser la naissance d'enfants dans un monde en paix. Dans le Hako, l'habillement variait selon les singularités et les collectivités. Le Hako renvoyait au pouvoir de création dans un monde où faire société ouvrait la voie.

Le Cercle de paroles n'a pas de lien historique avec le Hako amérindien, mais l'analogie fait ressortir des traits communs. Tous deux proposent une médiation dans une rencontre publique où chacun devient plus humain en échangeant avec l'autre. La société n'est ni un acquis, ni un donné, il faut la faire. Pour y arriver, des médiations rituelles peuvent infléchir le cours des choses humaines et ouvrir sur un monde institué.

La notion de culture

Le Cercle de paroles dure deux heures pile, une fois par mois, neuf ou dix fois par année. Il n'y a pas de participation fixe, mais un roulement de personnes. Certaines personnes reviennent. Il arrive, rarement, que certains aient un peu de retard et que d'autres partent un peu à l'avance. On ne leur en tient pas rigueur. Pas de jeux de mots, mais des choix de mots qui entrent en relation, dans une polyphonie où compte le poids des mots.

Y aurait-il un processus social à l'œuvre? Un processus, toujours le même, d'un Cercle à un autre, pourrait-il être avéré? Ou le Cercle de paroles traduirait-il une culture?

En histoire de la pensée anthropologique, la notion de culture s'est déplacée. Au 19^e siècle, Edward Tylor¹⁸ la voit comme « un tout complexe » incluant l'art, la loi, le savoir et toutes autres choses acquises ou fabriquées par les membres d'une société. Dans la première moitié du 20^e siècle, Bronislaw Malinowski¹⁹ y voit « un tout intégral » caractérisant les groupes sociaux et comprenant les mythes, les rituels, ainsi que les choses qui habilitent l'humain à s'orienter et à faire face aux problèmes qui le confrontent.

Au cours de la deuxième moitié du 20^e siècle, la notion de culture est reprise par Claude Lévi-Strauss²⁰, qui lui imprime un tournant : « La culture n'est ni naturelle, ni artificielle. Elle ne vient ni de la génétique, ni de la pensée rationnelle parce qu'elle est faite de règles de conduite, qui n'ont pas été inventées et dont la fonction n'est habituellement pas comprise par les gens qui les suivent. » Il énonce que la raison elle-même est un produit de la culture.

Au vu d'une telle histoire, on aurait pu croire que la réflexion avait atteint sa limite. Or, Francesco Remotti²¹ cherche une voie pour penser cette notion au 21^e siècle. Il y voit un « défi épistémologique », puisque des effets de désorientation peuvent découler de l'étude de la mutation contemporaine : « la culture est l'utilisation de la brindille comme outil de capture des termites par le chimpanzé, de même qu'elle correspond aux robots qui assistent les malades. » La culture ne serait pas la coutume, mais ce qui fait les coutumes, ce qui est commun aux coutumes.

Comment dire? La culture n'est pas ce que certains ont et d'autres n'ont pas (une affaire de classe sociale), non plus ce que certains sont, alors que d'autres sont autrement (une affaire d'identité). La culture ressortirait du symboliser et du faire ensemble. Elle serait expansive, non pas quantitativement (comme dans : il y en a plus), mais qualitativement, comme si elle s'étendait à de nouveaux horizons, dans les espaces ouverts entre les êtres vivants, pour créer, accompagner et prendre soin.

Le dialogue contemporain : interculturalité, concitoyenneté ou socialité?

En décembre 2021, l'anthropologue Yara El-Ghadban, écrivaine et editrice, invitée d'un Cercle, soulève la question du racisme en relatant des situations exposées dans le livre « *Les racistes n'ont jamais vu la mer* », dans lequel elle se raconte. Les participantes à ce Cercle parlent de sexisme et d'âgisme, donc de rapports sociaux de sexe et d'âge. Il y a une correspondance entre les tensions relationnelles dont la base est biologique (le corps) et sur laquelle la division, la hiérarchisation et la réification sont installées, et constituées en rapports sociaux au sein desquels le mépris s'exprime pour tenir l'autre à distance.

Depuis février 2022, Rodney Saint-Éloi, écrivain, éditeur et traducteur (invité en mars) a ouvert une perspective où la langue comme être au monde des humains a été abordée. Les anthropologues André Campeau (février), Bob W. White (avril), Emanuelle Dufour (juin) ont été les invités de ces Cercles de paroles non subventionnés et tout de même soutenus par Concertation-Femme et la Bibliothèque d'Ahuntsic. Des questions pourraient émerger de ce nouveau cycle de Cercles où s'invente et se prend la parole, collectivement.

La matière des Cercles de paroles est faite de questions, de narrations, de prescriptions, de citations, d'interprétations : des énoncés échangés dans un tiers-lieu (ni maison, ni travail). Le cercle n'est pas une technique de gestion. Il est irréductible à la raison gestionnaire. Il serait plutôt un vecteur d'humanisation dans un espace ouvert. Le dialogue contemporain est ouvert aux sujets humanisants qui énoncent sur les plans du symbolique et du sens.

Le Cercle de paroles est un espace public où chacun peut, tour à tour, prendre la parole, en tout respect de soi et des autres. La constitution d'un tel espace public est une action décisive dans la production d'un raisonnement public et dans la formation discursive du contemporain. Le dialogue qui se déploie dans cet espace construit en collaboration, assemblerait et façonnerait le contemporain.

Au-delà de ces notes ethnographiques, il y a une analyse à conduire en vue d'appréhender les effets insoupçonnés d'une telle pratique sur les lignes de partage et les lignes de lutte dont une société peut être traversée. Si la société est un aménagement de rapports sociaux qui se transforment, il reste à trouver ce qui est au principe des transformations dans la vie associative, dans la forme de vie citoyenne.

Des ouvrages édités par Concertation-Femme avec d'autres instances ont été donnés à la SHAC.

Voici quatre de ces livres :

Contes du monde. Ouvrage collectif, coordination et conception Maysoun Faouri. Document avec reliure spirale 70 pages. Mai 2006. Réalisé avec la participation du Centre de ressources éducatives et pédagogiques (CREP) de la Commission scolaire de Montréal (CSDM). (1 exemplaire)

Remèdes naturels du monde. Ouvrage collectif, coordination et conception Maysoun Faouri. Document avec reliure spirale 122 pages. 2008. Réalisé avec la participation de l'école secondaire La Dauversière. (1 exemplaire)

Les saveurs du monde. Ouvrage collectif, coordination et conception Maysoun Faouri. Document avec reliure spirale, 30 pages. 2014. (1 exemplaire)

À la rencontre de l'autre. Ouvrage collectif, coordination et conception Maysoun Faouri. Document avec reliure spirale, 198 pages. 2021. Projet réalisé avec la participation des bibliothèques d'Ahuntsic-Cartierville avec le soutien financier du Patrimoine Canadien. (3 exemplaires)

En plus des livres archivés par la SHAC en 2021, un autre livre a été versé dans ses archives en avril 2022 (un ouvrage collectif comme les précédents) :

Récits du cœur, Carnets de migration à Montréal (2018), réalisé par la Bibliothèque d'Ahuntsic, Concertation-Femme et le Carrefour d'Aide aux Nouveaux Arrivants (CANA). Ce recueil de témoignages illustrés, de récits, dont je tire les descriptifs relatifs à deux organismes communautaires membres de la Table de concertation Solidarité Ahuntsic, a marqué l'histoire des Cercles de paroles :

Concertation-Femme est décrit comme « lieu d'accueil, de rencontres, d'échanges et de partage où toutes les femmes peuvent se réunir, discuter et créer des liens de solidarité. (...) L'organisme a comme objectif d'aider les femmes à se prendre en main (...et) de contrer toutes sortes de violence (...) exercée envers les femmes ainsi que de soutenir les nouvelles arrivantes dans leur intégration à la société d'accueil. »

Le CANA est décrit comme « un organisme dont la mission est de favoriser la participation économique et sociale des personnes immigrantes à la société québécoise en les appuyant et en les accompagnant dans leur parcours d'intégration. (...Il) offre un service d'accueil, d'orientation et d'information sur les différents aspects de la vie au Québec. (...Il) crée des lieux de rencontre (...) et valorise la participation citoyenne. »

Le Carrefour d'Aide aux Nouveaux Arrivants organise des Cafés-rencontres alors que Concertation-Femme organise des Cercles de paroles. Au CANA, on serait dans une fonction « insertion sociale » des immigrants, alors que Concertation-Femme propose une « création d'espace public » dans la relation entre accueillant.e.s et arrivant.e.s. En soutenant les femmes, les intervenantes de Concertation-Femme touchent un nœud de rapports sociaux entrecroisés (homme/femme, jeune/âgé, accueillant/arrivant).

Notes

- 1 La notation ethnographique est un exercice d'écriture. Cette méthode exige une attention portée à la transformation de l'expérience en texte écrit. Elle met en relation le sujet observé et l'objet de recherche.
- 2 Dans le cadre d'un échange sur le « faire société », cette communication personnelle par courriel date du 5 mai 2021. Il a aussi été question du « jumelage (qui) vise les personnes isolées en vue de les réintégrer dans la société et mettre l'accent sur leurs forces ».
- 3 Organisme communautaire créé en 1982, ouvert en 1983, dirigé par Maysoun Faouri depuis 2000.
- 4 Reconnue, année après année, comme la bibliothèque du quartier où on lit le plus à Montréal. Fait partie du réseau des Bibliothèques de Montréal.
- 5 Anthropologue, éditrice, écrivaine.
- 6 L'Espace de la diversité (présidé par Yara El-Ghadban), situé dans les mêmes locaux que la maison d'édition Mémoire d'encrier, propose des initiations, des nouaisons et des réalisations pour susciter l'activité littéraire. Rodney Saint-Éloi et Yara El-Ghadban sont les éditeurs de Mémoire d'encrier. Chacun d'eux a été l'invité d'un Cercle de paroles. Ils ont co-écrit le livre *Les racistes n'ont jamais vu la mer*, où leurs textes respectifs s'interpellent sur des thèmes communs.
- 7 Dirige la Bibliothèque d'Ahuntsic pendant plus d'une décennie. Assure la direction éditoriale du livre *À la rencontre de l'autre*. Est maintenant membre citoyenne du Comité organisateur des Cercles de paroles.
- 8 Bibliothécaire et agente de liaison des Bibliothèques d'Ahuntsic-Cartierville depuis 2013. Elles sont quatre agentes de liaison dans le Réseau des bibliothèques de Montréal à faire ce travail.
- 9 L'espace public politique est une instance d'énonciation qui s'oppose à la clientélisation du citoyen et se pose comme concept fondamental de la démocratie. À propos de cette notion, voir Jürgen Habermas (1993) *L'espace public*.
- 10 Historien et conteur, il a animé tous les Cercles jusqu'en décembre 2021.
- 11 En 2021, elle est nommée Commissaire à la lutte contre le racisme à la Ville de Montréal.
- 12 Philosophe canadien, travaille notamment sur le multiculturalisme.
- 13 Philosophe canadien, à la recherche d'une anthropologie philosophique.
- 14 Philosophe (1906-1975), théoricienne du politique.
- 15 Selon Mikhaïl Bakhtine (1984), dans *Esthétique de la création verbale*, l'énoncé est l'unité de l'échange verbal. Il est déterminé par « l'alternance des sujets parlants », laquelle « trace les frontières entre les énoncés » dans le cadre du « dialogue réel » qui « est la forme la plus simple et la plus classique de l'échange verbal ».
- 16 L'anthropologue Alice C. Fletcher a publié avec James R. Murie (son collaborateur pawnee) *The Hako, A Pawnee Ceremony* en 1904 au Bureau of American Ethnology. Leur informateur-clé, Tuhirussawichi, un Pawnee âgé de la bande Chaoui a collaboré à la rédaction et à la traduction de l'ouvrage.
- 17 Ce faisant ils transformaient le rituel tout en s'indianisant. À leur façon, ils ont fait perdurer la cérémonie du Calumet de paix, malgré les missionnaires qui cherchaient à l'éradiquer au profit de leurs rituels.
- 18 Un des fondateurs de l'anthropologie (1832-1917), il en fait une science comparative.
- 19 Un des réformateurs de l'anthropologie (1884-1942), il en fait une science de terrain.
- 20 Figure majeure de l'anthropologie (1908-2009), il développe la théorie et la méthode structurales.
- 21 Anthropologue travaillant des problématiques liant l'identité, l'humanité et la société.

Étrangers devenus amis

**Les défis de l'accueil et de la rencontre,
en trois temps, sur trois siècles.**

*Extraits des Secrets d'histoire de
l'église du Sault-au-Récollet*

Patrick Goulet

Marguillier

Paroisse de La Visitation

Le tableau de saint Michel ou la genèse de l'accueil de l'étranger (1754)

L'église du Sault-au-Récollet recèle des trésors de la Nouvelle-France, notamment une série de trois tableaux ornant le sanctuaire de l'église. Il faut dire que l'ornementation du temple s'était précédemment limitée à récupérer des éléments décoratifs de la chapelle du Fort-Lorette. La première pièce digne de mention est une grande toile représentant saint Michel archange, acquise en 1754. On l'installe alors à l'endroit où elle se trouve encore aujourd'hui, soit au-dessus de l'autel latéral, à droite du sanctuaire. La Fabrique achète ce tableau, importé de France, au coût de 153 francs et 12 sols. Notons que le curé sulpicien Guillaume Chambon a ses entrées en France. Il s'agit d'une copie approximative du tableau peint en 1635 par l'artiste italien Guido Reni. Cette œuvre, de style classico-baroque, représente l'archange saint Michel enchaînant le démon qu'il maintient à terre de ses pieds. La scène biblique s'inspire du chapitre 12 du livre de l'Apocalypse. L'archange, debout, en gros plan, muni d'une lance et d'une chaîne, dégage puissance et assurance. Le diable, rivé au sol, possède un visage humain mais un aileron, des pattes et une queue de dragon.

Comment expliquer ce choix d'un saint Michel comme premier tableau pour notre église et ce, d'autant plus qu'elle ne lui est pas dédiée? Selon le curé Beaubien (1898), cela s'expliquerait par la possible dévotion à saint Michel des paroissiens résidant sur la côte du même nom. Cette hypothèse circonstancielle, reposant sur un nom de rang, demeure insatisfaisante. Il faudrait plutôt envisager une autre piste qui, elle, nous permet de voir en ce tableau une œuvre où il est question d'accueil et de réconciliation. En effet, cette main tendue vient adoucir une sanction imposée par l'évêque, en 1752, pour forcer les paroissiens de la Côte-Saint-Michel à fréquenter leur nouvelle église.

La Côte-Saint-Michel correspond à l'emplacement de l'actuel boulevard Métropolitain, et il ne faut pas la confondre



avec la montée Saint-Michel, qui deviendra le boulevard du même nom. La peine sévère prévoit l'interdiction aux fautifs d'être inhumés dans le cimetière. Cette menace de rejet collectif envoie un signal clair aux habitants de la Côte-Saint-Michel, qui représentent alors 37 % des paroissiens.

Il faut ici signaler la volonté de la Fabrique de La Visitation de construire, dès 1736, une nouvelle église à l'emplacement de la chapelle du Fort-Lorette, en faisant appel à la participation des paroissiens à la corvée. Le projet tombe toutefois rapidement à l'eau car les habitants de la Côte-Saint-Michel préfèrent continuer à fréquenter l'ancienne église de Saint-Laurent. La petitesse de la chapelle du fort Lorette peut encore, dans ce contexte, convenir aux besoins. Le boycottage de 1736 puis un deuxième projet de construction en 1749, à un arpent à l'est du site original, permettront finalement de préserver la chapelle et le manoir jusqu'au 19^e siècle. Nous en retrouvons aujourd'hui les vestiges sur le site archéologique du Fort-Lorette. C'est donc le deuxième projet de 1749 qui verra naître, en 1751, l'église actuelle grâce à l'ajout des habitants éloignés de la Côte-Saint-Michel qui feront partie dorénavant de la paroisse.

Nous découvrons alors un signe d'ouverture envers ces

habitants de la Côte-Saint-Michel afin qu'ils se sentent accueillis à l'église de la Visitation. L'installation du tableau de saint Michel, pilotée par le curé Chambon, se veut une marque de délicatesse pastorale qui fera époque. Elle se répètera souvent, même au tournant du 21^e siècle, lors du redécoupage ou du regroupement de paroisses. En voici un bon exemple : dans le secteur Bordeaux-Cartierville, la grande croix de l'ancienne église paroissiale de Saint-Gaëtan fut transportée, en 2004, à l'église « mère » de Saint-Joseph-de-Bordeaux.

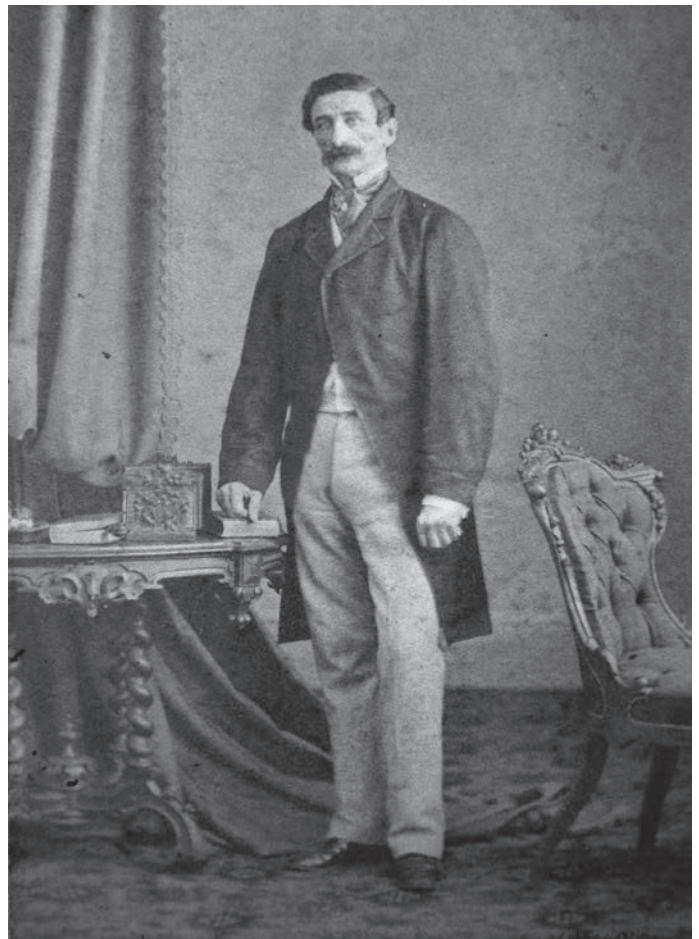
Rebondissement dans la légende du Cheval blanc

Le vicaire Desrochers (1936) souligne que la légende du Cheval blanc (1750) permet d'établir un lien avec la présence de ce tableau en 1754. En effet, un paroissien surnommé Zarzais, « *possédé par le diable* » et symbolisé par un cheval blanc, avait participé, en 1750, aux travaux de la corvée de l'église. Il a eu l'honneur d'avoir son image dans notre église... La tradition orale, dont fait écho le boulanger du village Zéphyrin Courval, raconte que le portrait du fameux Zarzais, ou le visage dit de Satan, se trouve dissimulé en arrière du tableau de saint Michel archange. Cette cachette a pour but d'empêcher les « *filz de la veuve* » d'en faire un lieu de pèlerinage... Est-ce une pure coïncidence si l'iconographie chrétienne représente parfois l'archange saint Michel chevauchant un cheval blanc? Concluons qu'une bière de même appellation peut se déguster non loin des rapides du même nom!

1842 : Le recensement de la paroisse du Sault-au-Récollet et les Irlandais

Dans la foulée du recensement du « Canada-Est » de 1842, le nouveau curé, Jacques-Janvier Vinet, décide de procéder officieusement à celui de ses ouailles pour mieux les connaître. Il élabore un dénombrement qui comprendra les informations

	Paroissiens	Irlandais	Autres	Total
Michael St. Laurent	1	29	3	33
Lucie Bouché		38		38
Paul		11		11
Virginie		9		9
André		8		8
Joseph Bouché		7		7
Lucie Bouché		6		6
Pléme		2		2
Joseph Bouché		18		18
Jacques Bouché	2	34	5	41
Sophie Bouché		38		38
Joseph		5		5
Lucie Bouché		20		20



Joseph H. Daly, Montréal, QC, 1862. Tirage à l'albumine.
Studios William Notman. Musée McCord, Archives photographiques Notman, I-4151.1 Domaine public

suivantes : numérotation de chacune des familles avec le nom complet des époux, le prénom des enfants, l'âge de chacune des personnes, le nombre de communiantes ou de non-communiantes, le nombre de terres et de places de bancs dans l'église (données incomplètes). Il veut aussi savoir si des gens sont absents, en voyage ou étrangers. Le curé Vinet dénombre 1 590 personnes réparties en 171 familles. Les familles comptent fréquemment beaucoup d'enfants, et les grands-parents en font partie. Les paroissiens sont presque tous communiantes, à l'exception des jeunes enfants. Les quelques « *étrangers* » sans statut qui habitent la paroisse, sont Sydney Chapman et son épouse Catherine O'Connor et leurs enfants, mais aussi Joseph Teskey, Mary Ann O'Gilbie, George Stacey et son épouse Mary Elizabeth ainsi que leur progéniture. On verra bientôt gonfler le nombre des paroissiens immigrants, souvent originaires d'Irlande. Certains deviendront les nouveaux notables d'ascendance irlandaise. Ils seront plus tard inhumés avec les anciens curés et des patriotes dans la crypte de l'église de La Visitation. Pensons par exemple à Francis McKey (1806-1863), appelé aussi François McKey, marchand

de tabac de la rue Saint-Paul dans le Vieux-Montréal, ou encore à Joseph Henry Daly, de Montréal, décédé à 50 ans, en 1869. Le Sieur Daly est bien au fait des conditions de vie et des défis de ses compatriotes : il a été agent d'immigration. On le voit sur la photographie suivante prise en 1862, au Studio Notman.

1979 : L'accueil des réfugiés de la mer

Plus près de nous dans le temps, il faut constater que l'église de La Visitation a toujours eu à cœur de pratiquer l'accueil de gens venant d'ailleurs. Qu'il nous soit permis d'évoquer la crise des réfugiés de la mer, communément appelés «*boat people*», qui provenaient essentiellement du Vietnam, du Cambodge et du Laos. Ils fuyaient les génocides et les atrocités de la guerre. Ces malheureux étaient regroupés dans des camps de réfugiés en Malaisie et dans des pays voisins. Des travailleurs humanitaires ainsi que des missionnaires feront découvrir aux médias leur triste sort. C'est à l'invitation de l'archevêque de Montréal, Mgr Paul Grégoire, que des comités de parrainage seront alors formés dans les paroisses du diocèse. Le curé Germain Lecavalier invitera, en juillet 1979, l'abbé René Desautels, vicaire dominical, à prendre la parole dans l'église pour sensibiliser les paroissiens à cette tragédie humaine.

Un comité d'accueil pour le parrainage et une souscription sont lancés. Le comité est formé de bénévoles de la paroisse et s'active par toutes sortes de moyens à intégrer, accompagner et responsabiliser les réfugiés jusqu'en 1983. Des logements déjà meublés sont offerts gracieusement à quatre familles. Le premier d'entre eux est situé au 2537, boulevard Henri-Bourassa Est. Ajoutons que deux jeunes hommes de 23 et 24 ans sont logés au Centre étudiant de l'Œuvre des vocations (1675, boulevard Gouin Est) tandis que deux jeunes femmes de 18 et 22 ans sont hébergées chez les Sœurs de la Miséricorde, rue Fort-Lorette. Environ 30 réfugiés seront finalement parrainés et bénéficieront du support de paroissiens pour faciliter leur intégration. On les soutient dans leurs démarches de recherche d'emploi, de réunification des familles, sans oublier quelques activités festives communautaires à la salle paroissiale, en arrière de l'église. Ils apprennent rapidement la langue française. Des liens d'amitiés sont créés. L'historien René Tellier nous rappelle, dans l'album du 250^e anniversaire de la paroisse (1986), que quelques adolescents ont décidé d'adhérer à la communauté chrétienne et que des enfants ont reçu le baptême, de même qu'un couple de parents. Cette libre adhésion à la foi catholique contraste avec le prosélytisme du passé. Certains d'entre eux fréquentent encore l'église du Sault-au-Récollet et sont devenus des amis.

Épilogue

«*La Visitation*» nous rappellera toujours la nécessité du bon accueil des autres. Plusieurs églises portent ce nom au Québec et ailleurs dans le monde. La plus fameuse est, sans contredit, la paroisse «*mère*» à l'origine de ce vocable, située en banlieue de Jérusalem, à Ein Kerem. C'est le lieu où, selon la Bible, Marie a rendu visite à sa cousine Élisabeth. Il est intéressant de prendre conscience, dans la foulée du dialogue interreligieux, que l'église de La Visitation d'Ein Kerem, tout en recevant essentiellement des personnes de foi catholique, ouvre ses portes aux pèlerins de confession musulmane, venus honorer la mère de Jésus. J'ai pu constater ce phénomène lors d'un pèlerinage en l'an 2000. Si les religions savent transmettre des valeurs comme le sens de l'accueil et du partage, force nous est de constater que l'on ne finit jamais de découvrir, d'approfondir et de vivre ces valeurs, et qu'elles trouvent écho, chez nos contemporains, à travers l'inclusion et le non-jugement. Malgré le temps qui passe, notre devise paroissiale, «*Souvenons-nous*», nous invite, au-delà du mystère de La Visitation, à garder bien vivante la fraternité universelle.

Références disponibles sur demande



L'église de La Visitation et son cadran solaire tous deux érigés en 1751.
Photos 1, 2 et 4 de cet article : Patrick Goulet

L'agriculture urbaine à la rescousse des pollinisateurs

Julie Faure,
Chargée des projets, GUEPE

Ahuntsic-Cartierville est considéré comme un des arrondissements les plus verts de la Ville de Montréal. Et pour cause : de nombreux projets en verdissement et agriculture urbaine continuent d'y émerger sans cesse depuis plusieurs années.

Si l'agriculture urbaine fait sa place dans un grand nombre de quartiers de Montréal, c'est parce qu'elle apporte de nombreux bienfaits, autant pour la population que pour la biodiversité!

L'agriculture urbaine : c'est quoi, et à quoi ça sert?

L'agriculture urbaine, c'est un mouvement qui permet aux citoyen.ne.s de se réapproprier l'espace urbain pour cultiver des aliments localement. Au Québec, ce mouvement a éclos dans les années 1970 avec la création de jardins communautaires. Il se ramifie ensuite avec des jardins collectifs, dont la mission vise la lutte contre la pauvreté, la sécurité alimentaire et l'éducation à l'environnement. Aujourd'hui, on retrouve plusieurs autres formes d'agriculture urbaine dont les aménagements comestibles ornementaux, les poulaillers urbains, les jardins sur toitures ou encore les fermes urbaines.

Cette pratique populaire auprès de la population a plusieurs avantages environnementaux, sociaux, alimentaires, sanitaires et économiques. En effet, elle permet d'embellir des espaces vides (terrains vacants ou stationnements, par exemple) en les transformant en espaces verts; elle protège l'environnement en réduisant les îlots de chaleur, en maintenant la biodiversité, en recyclant grâce au compostage lorsqu'il est présent ou encore en absorbant les eaux de pluie; elle permet de développer des relations sociales entre les citoyen.ne.s dans les activités de jardinage; elle sensibilise la population aux activités agricoles et leur fait découvrir les particularités de nombreux aliments; enfin, elle permet une certaine autonomie alimentaire, puisque les citoyen.ne.s peuvent récolter les aliments pour leur consommation personnelle.

L'agriculture urbaine apporte son lot de bienfaits aux habitants d'une ville, mais d'autres êtres vivants y trouvent leur compte aussi. En verdissant les quartiers, cette pratique favorise également la biodiversité, en offrant des ressources

alimentaires et des habitats pour les pollinisateurs!

Pourquoi est-ce important pour les pollinisateurs?

Si les insectes qui viennent butiner les fleurs de nos jardinières peuvent donner l'impression que la ville est un habitat propice à la biodiversité de pollinisateurs, elle présente au contraire des caractéristiques plutôt hostiles à ces animaux. En effet, l'urbanisation est souvent reliée à une diminution plutôt qu'à une augmentation des pollinisateurs. C'est notamment parce que la pollution et les produits insecticides ne font pas bon ménage avec la plupart de ces animaux. De plus, le milieu urbain ne leur est pas très favorable : la construction détruit les habitats et la faible diversité des plantes ornementales offre peu de nourriture.

Les pollinisateurs sont cependant essentiels, et doivent être diversifiés, pour que les cultures soient productives. Un pollinisateur a besoin non pas d'une mais de plusieurs espèces de plantes comme ressources. De la même manière, les plantes ont besoin de plusieurs pollinisateurs différents pour s'assurer un bon succès reproducteur. Il est donc essentiel que les milieux urbains présentent une biodiversité de fleurs et de pollinisateurs.

C'est donc une bonne nouvelle qu'il existe des solutions pour augmenter la biodiversité des pollinisateurs dans ces milieux, et aujourd'hui on mesure une bonne diversité de pollinisateurs dans les villes les plus vertes.



Photo : © Jacques Lebleu / SHAC

Comment s'initier à l'agriculture urbaine pour aider les pollinisateurs

Il y a nombreuses possibilités d'action à Montréal, notamment dans Ahuntsic-Cartierville. Que ce soit contribuer à un projet de l'arrondissement, entretenir un jardin communautaire, faire du bénévolat ou travailler dans son jardin, les options sont multiples.

Un exemple inspirant, c'est celui du Laboratoire sur

l'agriculture urbaine (AU/LAB), qui transforme depuis 2020 les toits d'immeubles de l'arrondissement en terrains agricoles. En exploitant des surfaces libres, ce projet permet d'augmenter la production de l'agriculture urbaine. Une belle diversité de variétés indigènes et adaptées au climat du Québec peut ainsi être récoltée en milieu urbain. Difficile de trouver plus local!

Dans l'arrondissement, les citoyen.ne.s peuvent aussi demander à jardiner dans un des huit jardins communautaires



Culture sur un toit à la Centrale Agricole, rue Legendre Ouest. On aperçoit un peu plus loin les serres des Fermes Lufa. Octobre 2021. Photo : © Jacques Lebleu / SHAC



Potager Cultures solidaires de Ville en vert situé près de l'intersection de l'avenue de l'Esplanade et de la rue de Louvain Ouest. Août 2021. Photo : © Jacques Lebleu / SHAC

présents.

Sur nos propriétés, des actions sont aussi possibles malgré des espaces verts réduits, et de nombreuses options sont à votre disposition pour le faire. Une grande diversité de plantes indigènes attrayantes pour les insectes pollinisateurs sont maintenant disponibles dans les commerces horticoles. Même sur les balcons, ces plantes offrent de précieuses ressources aux pollinisateurs! De plus, plusieurs organismes,

tels qu'Espace pour la vie, offrent désormais la possibilité d'avoir le statut de jardin de biodiversité, autant dans un jardin que dans un carré d'arbre ou sur un balcon. En plus, ils offrent de la documentation sur les plantes à choisir! Les distributions de fleurs par les arrondissements chaque printemps ont également pour but de créer des ressources pour les pollinisateurs et de favoriser la faune et la flore. Enfin, la campagne « *Un arbre pour mon quartier* » permet de se procurer un arbre fruitier à faible coût, une belle occasion autant pour nous que pour la biodiversité!



Jardin communautaire Ahuntsic, rue Prieur Est. Photo Philippe Rachiele, Courtoisie journaldesvoisins.com

Et vous, quel projet choisirez-vous cet été?

Sources d'informations utiles :

[Ahuntsic-Cartierville, toujours vert - Journaldesvoisins.com](http://Ahuntsic-Cartierville,toujoursvert-Journaldesvoisins.com)

[Agriculture urbaine : cultiver ses légumes un toit à la fois \(journalmetro.com\)](http://Agricultureurbaine:cultiversestlegumesuntoitafoi-journalmetro.com)

[Agriculture urbaine ahuntsic-cartierville Archives - Ville en vert](http://Agricultureurbaineahuntsic-cartiervilleArchives-Villeenvert)

[Agriculture urbaine à Ahuntsic-Cartierville \(montreal.ca\)](http://AgricultureurbaineàAhuntsic-Cartierville(montreal.ca))

[L'agriculture urbaine pour la relance économique et le renouveau d'un secteur industriel : cas du District Central \(Ahuntsic-Cartierville, Montréal\) – AU/LAB – Laboratoire sur l'agriculture urbaine \(au-lab.ca\)](http://L'agricultureurbainepourlarelanceeconomiqueetlerenouveau-d'unsecteurindustriel:casduDistrictCentral(Ahuntsic-Cartierville,Montréal)-AU/LAB-Laboratoire surl'agricultureurbaine(au-lab.ca))

[Principes et bénéfices de l'agriculture urbaine |](http://Principesetbénéficesdel'agricultureurbaine|GouvernementduQuébec(quebec.ca))

[Gouvernement du Québec \(quebec.ca\) Agriculture urbaine - Collectivités viables \(collectivitesviables.org\)](http://GouvernementduQuébec(quebec.ca)Agricultureurbaine-Collectivitésviables(collectivitesviables.org))

[Espace pour la vie.ca-certification-jardin-pour-la-biodiversite](http://Espacepourlavie.ca-certification-jardin-pour-labiodiversite)

[Espace pour la vie.ca-mon-jardin](http://Espacepourlavie.ca-mon-jardin)

Montréal.ca-programmes/un-arbre-pour-mon-quartier

OF THE
VILLAGE OF SARAGUAY
PARISH OF ST. LAURENT

SCALE: 1" = 200 FEET TO ONE INCH E.M. MONTREAL, 16TH OCTOBER, 1944.
MADE & FORWARDED BY S.

M.D. BARCLAY INCORPORATED



La Côte-de-Saraguay

Jacques Lebleu

Coordonnateur du bulletin

Ce texte est une contribution de la Société d'histoire d'Ahuntsic-Cartierville à **HisTour**, le regroupement des sociétés d'histoire du nord montréalais dont l'objectif est de mettre en valeur et de diffuser le patrimoine historique qui se trouve le long de la rivière des Prairies et du boulevard Gouin.

Le village de Saraguay, aujourd'hui un quartier de Montréal amalgamé au district électoral Bordeaux-Cartierville de l'arrondissement d'Ahuntsic-Cartierville, fut créé le 19 février 1914 par la Loi constituant en corporation le village de Saraguay (Statuts de la province de Québec, 4 George V, chap. 96).

Le préambule de ce texte légal est ainsi rédigé :

Attendu que messieurs Placide Lecavalier, le collègue Saint-Laurent, le révérend Père J.-E. Hébert, supérieur, Hugh Paton, Louis Jasmin, George Hooper, Raoul St-Aubin, Camille Cousineau, Bartlett McLellan, Prime Bélanger, A. Hamilton Gault, « The Polo and Country Club Limited », Marciel Martin, Hartland McDougall, Guy L. Ogilvie, et autres ayant des propriétés situées dans la ville actuelle de Cartierville, ont représenté, par leur pétition, que les propriétés appartenant à ces pétitionnaires se composant principalement de terrains agricoles et de résidences rurales privées, et les pétitionnaires formant une communauté rurale et agricole, il serait dans leur intérêt et à leur grand avantage d'ériger tout le territoire ci-après décrit et leur appartenant en une nouvelle municipalité de village[...].

Les lots cadastraux formant le territoire de la nouvelle municipalité sont alors détachés de la jeune municipalité de Cartierville, deux ans avant l'annexion de celle-ci à Montréal, et de la Paroisse de St-Laurent. Situés au nord de la Côte Bois-Franc, ces lots donnent généralement sur la rivière des Prairies. Le territoire du village est borné à l'ouest par la municipalité de paroisse de Sainte-Geneviève.

Aux premiers temps de la paroisse de Saint-Laurent, ces lots étaient des terres non concédées par les Sulpiciens. Elles n'avaient pas été concédées non plus par les peuples autochtones. D'après Justin Bur, la paroisse ne s'étendra vers la rivière qu'avec le peuplement du côté nord de la Côte Bois-Franc.

Le chemin le long de la rive est plus tardif. Le chemin d'origine dans ce secteur est le chemin Bois-Franc. Il donne accès plus facilement à Saint-Laurent qu'au Sault au Récollet. Les habitants vont donc à l'église à Saint-Laurent. Clairement l'ouverture subséquente du boulevard Gouin n'a pas changé l'organisation sociale existante, car au moment de la délimitation officielle des paroisses du nord de l'île en 1834, le secteur de Saraguay et l'Abord-à-Plouffe (Cartierville) est resté dans la paroisse de Saint-Laurent¹.

La première mention d'un lieu nommé Saraguay que nous ayons retracée à ce jour dans les journaux remonte à 1780. Il s'agit d'une annonce faite par le Sheriff Gray le 9 janvier et reproduite en page 4 de la Gazette de Québec du 2 mars de cette même année.

District de MONTREAL.} En vertu d'un ordre d'Exécution émané de la Cour des Plaidoyers-communs de Sa Majesté pour le District, à la poursuite de Jacques Cousineau, contre les Effets et Possessions de Jean Baptiste Choret et d'Urfule Bernay, sa femme, à moi adressé, j'ai fait et pris en Exécution comme appartenant au dit Jean Baptiste Choret et à sa dite femme, une Terre située à Saraguay dans la paroisse Ste. Genevieve, dans le District susdit, contenant six arpens de front sur vingt-un arpens de profondeur, plus ou moins, bornée devant par la Rivière, derrière par Jacques Lacroix, et d'autre côté à Louis Lavallée, avec une Maison en bois y construite: Or j'avertis par le présent que j'exposerai la dite Terre et Maison en vente publique à mon Bureau dans la ville de Montréal, Mercredi le vingt-quatrième jour de Mai prochain, à trois heures après midi, au quels tems et lieu les conditions de la vente feront Enoncées par EDWp. Wm. GRAY, Sheriff

Ce texte nous apprend simplement qu'un lieu était déjà désigné Saraguay près de 150 ans avant la fondation du village de Saraguay au début du XX^e siècle. Nous retrouvons en 1849 une mention d'une terre sur la Côte-de-Saraguay, possiblement liée à la même famille (Choret en 1780, Chaurette en 1849) :

Une TERRE, appartenant aux héritiers et représentants Raphaël Chaurette décédé, situé en la dite paroisse de Ste. Geneviève, contenant quatre arpens de front sur quinze arpens de profondeur, et delà prenant un arpent de front sur encore douze arpens de profondeur, bornée devant par le chemin, derrière par les terres de la côte Saraguay, d'un côté au nord par les terres de la même côte et par Laurent Legault et d'autre côté par Isidore Proulx, avec une maison, une grange et autres bâtimens dessus construits. Pour plus amples informations, s'adresser sur les lieux au notaire soussigné. HYTHE. BRUNET, N. P. Ste. Geneviève, 19 mars 1849.

Sur l'origine de la Côte-de-Saraguay, M. Gilles Lauzon écrit dans *La traversée du Bois de Saraguay*²:

À l'extrémité riveraine de ces terres du Bois-Franc se trouve un chemin verbalisé par Lanoullier de Boisclerc³ en 1743, chemin qui crée le lien avec l'ouest de la côte Sainte-Geneviève[...] (Roy, P.-G., 1923 : vol. 1, 126); il s'agit de l'un de ces quatre procès-verbaux dont il ne subsiste que le sommaire. Cette liaison est sans doute prolongée d'emblée vers le sud-est, dans le même procès-verbal, au moyen d'un chemin de communication, dit plus tard montée du Bois-Franc ou montée Bertrand [...]. Il faut également un pont pour franchir le ruisseau Bertrand, et pont il y a, baptisé Savoyard, une appellation conservée quand on le reconstruit en 1798. Ce long tronçon de la côte Sainte-Geneviève [...] porte l'appellation populaire de côte Saraguay dès le XVIII^e siècle. Il s'agit probablement d'une variante d'Oserake, signifiant à la chaussée de castors en langue iroquoienne Kanienkehaka (Cuock, 1882 : 36).

Ce chemin à l'extrémité riveraine de ces terres du Bois-Franc est aujourd'hui une section étroite du boulevard Gouin Ouest qui rappelle encore son tracé rural original.

Dans *Sainte-Geneviève, ses quatre saisons*, Marc Locas explique, en parlant du recensement de 1851 :

Quant au recensement agraire, le village de Saraguay, les Montées Saint-Rémi ou des Sources et St-Jean, la route de Côte Ste-Geneviève [...]

Il ajoute plus loin :

Si on fait une rétrospective de la question scolaire [...] la situation peu se présenter ainsi : 5 commissions scolaires se répartissent le territoire de la paroisse : les commissions scolaires N° 1 (Village) et N° 2 (Haut de la paroisse) créées en 1856 : la commission scolaire N° 3 formée en 1860 (Haut et Bas de Saraguay)⁴

Nous retrouvons à cet effet, au 6^e point d'un avis officiel concernant les séparations et annexions de commissions scolaires publié dans le *Journal de l'Instruction publique* de juin 1860, la mention :

« Séparer de la Municipalité scolaire de Ste-Geneviève dans le comté de Jacques-Cartier, les côtes ou concessions de Saraguay (Océraga) et de St-Rémi [...]. »

En 1853, T. J. V. Regnaud, arpenteur, décrit les obstacles aux déplacements autour de l'île en période d'inondations printanières et affirme que :

« des difficultés similaires à celles que je vous fais remarquer se rencontrent pour atteindre la route de la Côte Saraguay⁵ »

Dans un second ouvrage, Marc Locas décrit le territoire des municipalités de village et de paroisse de Sainte-Geneviève au tournant du XX^e siècle

« Le territoire des deux municipalités est réparti ainsi en six arrondissements identifiés à l'est par le Bas-Saraguay délimité à la hauteur du rang des Sources par le Haut-Saraguay. La côte Saint-Rémi ou des Sources est considérée comme arrondissement tout comme la côte St-Jean. »

Un avis FIERI FACIAS DE TERRIS (bref de saisie de biens immobiliers) émis dans la *Gazette officielle du Québec*, No. 35, 31 août 1901 annonce :

« Un lot de terre sis et situé en la Côte Saraguay, en la paroisse de Sainte-Geneviève, district de Montréal, connu et désigné sous le numéro quatre-vingt-deux (82) aux plans et livres de la dite paroisse de Sainte-Geneviève [...] Pour être vendu à mon bureau [...]

J. ARTHUR FRANCHERE

Député Shérif »

La section du chemin public qui mène de la côte Saint-Jean vers Cartierville continue donc à être reconnue comme Côte-de-Saraguay lorsque de très riches anglophones constituent leurs domaines riverains de Saraguay. Le 21 septembre 1963 *The Gazette* publie des souvenirs de Saraguay de M^{me} R.- E. McDougall de Montréal qui remontent jusqu'en 1895. Avant de parler des déjeuners à l'invitation de Hugh Paton sur son île et du Polo Club, elle écrit :

« Cette réminiscence est celle d'un quartier agricole à la fin du XIX^e siècle [...]

Il y a longtemps une partie du district s'appelait Côte Saraguay, mais le nom est tombé en désuétude.⁶ »

Le 19 mars 1964, la Cité de Montréal adopte le règlement 2926 annexant le village de Saraguay. Le règlement est approuvé le 22 avril 1964 par le lieutenant-gouverneur en conseil de la province de Québec⁷. Aujourd'hui, nous retrouvons à l'extrémité nord du boulevard des Sources, le parc des Rapides-du-Cheval-Blanc. Ces rapides sont situés à l'endroit précis où se divisait le Haut et le Bas-Saraguay. Il existe des rues Saraguay Est et Ouest dans l'arrondissement de Pierrefonds-Roxboro. Ces rues forment un ensemble qui commence au nord du boulevard Gouin, longe la rivière et se termine en impasse. Il s'agit d'un lotissement du XX^e siècle.

« Ce chemin contourne en demi-cercle le secteur d'À-Ma-Baie. Saraguay est un terme indien signifiant « chemin de flotteurs ». Les Cageux qui firent époque au début du XIX^e siècle sur la rivière des Prairies avec leur voiturage, se relayaient à la Côte des Sources qui divisait à l'époque le Haut et le Bas Saraguay.⁸ »

Qu'en était-il de ces cageux?

Myriam Mongeau et Frédéric Côté-Garand nous expliquent⁹ :

Pour parvenir à transporter le bois jusqu'à Québec, les bûcherons attachaient ensemble les troncs d'arbre, pour former des radeaux, que l'on appelait cribes ou drames. On attachait ensuite ces structures ensemble pour former ce que l'on appelait les cages. Et ce sont les cageux qui dirigeaient ces cages jusqu'au port de Québec. Chaque radeau était formé de deux séries de rangées de troncs d'arbre. Comme le chêne est un bois qui coule et que le pin, lui, flotte, on cordait les troncs de pins en dessous, puis, ceux de chênes en une deuxième rangée, au-dessus.

De cette manière, on s'assurait que le chêne ne traîne pas au fond de l'eau. Les cages, cette succession de radeaux attachés les uns aux autres, pouvaient être composées de 20 à 100 radeaux, transportant ainsi parfois jusqu'à 2 000 billots en une seule expédition. Le nombre d'hommes voyageant sur les cages pouvait également varier, allant d'une trentaine à près de 100 hommes. Sur les cages, on retrouvait un aménagement servant de cuisine et des tentes étaient installées pour abriter les cageux, puisque le voyage durait plusieurs jours.

[...]

En temps calme, les cages se laissaient porter par le courant, parfois même par le vent avec un système de voiles, ou encore elles étaient tirées par des chaloupes en l'absence de bourrasques. Mais l'arrivée dans les rapides entraînait

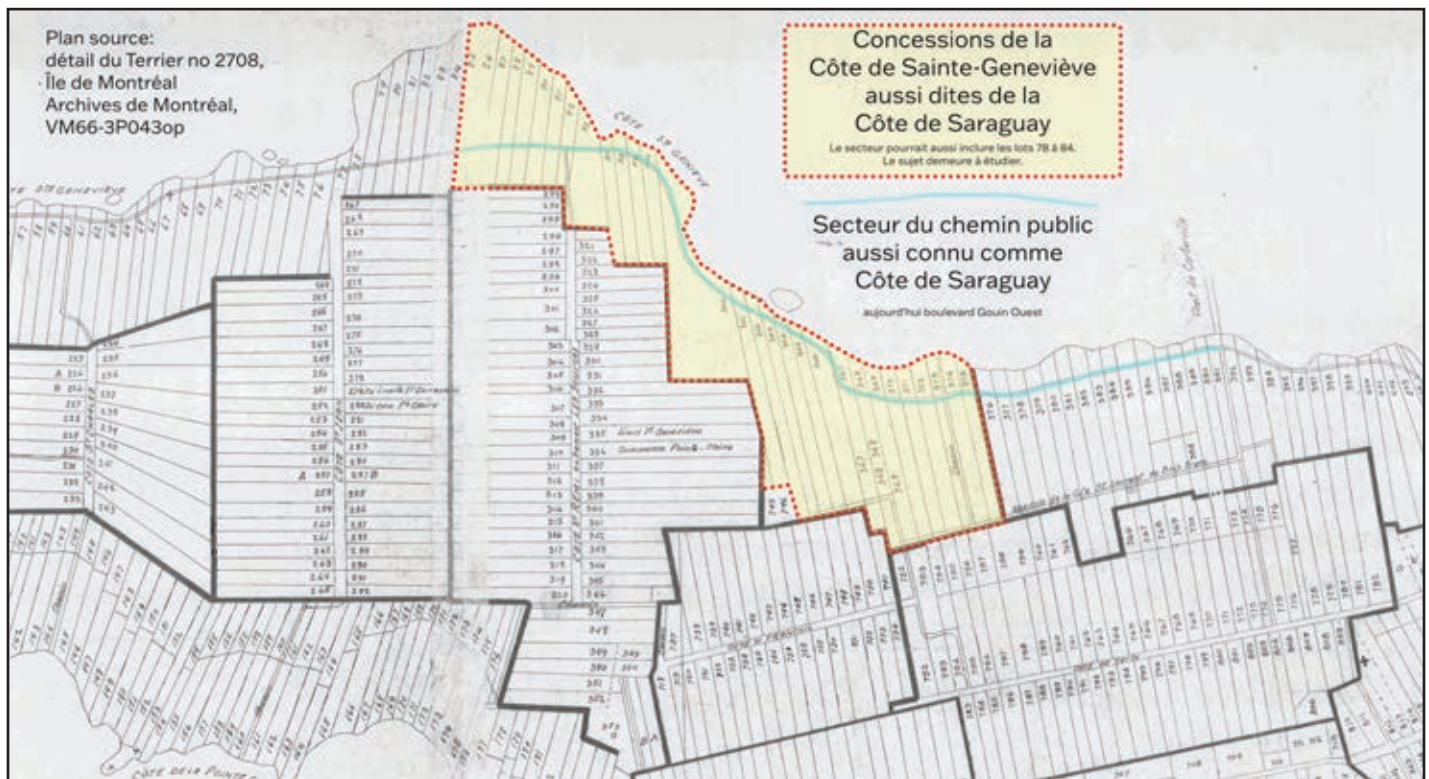
des déplacements plus difficiles. À l'approche des rapides, les cageux devaient alors accoster sur les côtes des rivières et désassembler les cages pour traverser les rapides, un radeau à la fois. Un processus assez laborieux considérant que les cages pouvaient être composées de dizaines de radeaux. Les cageux descendaient donc les passages plus dangereux, radeau par radeau, puis, ils réassemblaient les cages et poursuivaient leur chemin.

Madame Éliane Labastrou nous offre des précisions importantes :

La première cage de bois équarri à descendre l'Outaouais jusqu'à Québec le fit en 1806.¹⁰ Construite par Philemon Wright et nommée Columbo, elle se composait de 700 billes de bois. Il fallut deux mois pour effectuer le parcours, dont 35 jours pour atteindre Montréal. Au début, pour franchir les chutes, on devait désassembler la cage et démonter les radeaux puis faire descendre les billes une à une dans les glissoires. Au bas de la chute, il fallait donc reconstruire complètement la cage. Philemon Wright eut l'idée de construire une glissoire large de 10 mètres permettant de laisser passer les radeaux entiers, l'un après l'autre, de manière à pouvoir former à nouveau la cage au bas de la chute.

Le gouvernement emboîta le pas en construisant d'autres glissoires de ce genre sur l'Outaouais et la durée du parcours entre Hull et Québec se trouva ainsi bien raccourcie.

[...]



Sur les deux parcours¹¹, des chutes et des rapides obligeaient les cageux à s'arrêter pour désassembler les cages en radeaux avant de franchir ces passages difficiles. C'est ainsi qu'ils faisaient halte à la pointe aux Carrières de l'Île Bizard, avant les rapides Lalemant, du Cheval blanc [...].

Au lieu de halte, les cageux se reposaient et changeaient sans doute d'équipe puisque Léon Trépanier écrivait en 1949 :

« Cette agglomération constante de cages à la pointe aux Carrières n'avait pas manqué d'y attirer toute une petite population de bûcherons, en quête de travail sur les cages... »¹². Dans ce même article, l'auteur raconte le repas des cageux, composé notamment de « beans » dont le « cook » avait rempli de gros chaudrons de fer après y avoir placé au fond un bon rang de gros lard. Ces chaudrons étaient ensuite plongés dans un carré de sable brûlant, aménagé sur l'un des radeaux de la cage qui prenait le nom de « cambuse ». Après le repas du soir et les histoires.

Ils pouvaient ainsi aborder la terre de différents villages lors de leurs passages.

Revenons au texte de Myriam Mongeau et Frédéric Côté-Garand.

Sur l'Île-Jésus, au bord de la rivière des Prairies, on retrouvait le village de l'Abord-à-Plouffe. Situé approximativement aujourd'hui entre les quartiers Chomedey et Laval-des-Rapides, entre le boulevard Curé-Labelle et l'autoroute 15, ce village aux abords de la rivière était établi entre différents rapides, notamment le Gros-Sault et Sault-au-Récollet.

Il se trouvait également pratiquement à mi-chemin entre Hull et Québec, ainsi qu'à proximité de Montréal, ce qui en faisait un arrêt d'autant plus intéressant.

Pour traverser les différents rapides du secteur, les cageux auraient alors abordé la terre de la famille Plouffe. S'il ne s'agissait que d'un arrêt de passage au départ, aborder à ce village devint rapidement un incontournable pour les voyageurs des rivières.

On retrouve dans Cartierville, au pied du pont Lachapelle, immédiatement à l'ouest de la traversée de la rivière des Prairies, une rue de l'Abord-à-Plouffe. Ce toponyme honore la mémoire de François Plouffe, qui offrait un service de traversier vers l'île Jésus au début du XIX^e siècle, et nous rappelle que ce nom désignait ce secteur de la rivière sur ces deux rives au temps des cageux. C'est avec la disparition de leurs activités que le chemin public (le boulevard Gouin Ouest), entre Cartierville et le rapide du Cheval-Blanc, se défait avec le temps de sa dénomination populaire antérieure.

En conclusion, comme l'existence d'un lieu-dit Saraguay est confirmée dès 1780, il nous paraît difficile de soutenir hors de tout doute comme la Ville de Montréal que :

« Le nom « Saraguay »¹³ est un mélange de français et d'amérindien, terme qui signifie « chemin des flotteurs ou des cageux ». Il rappelle que c'est en cet endroit, au XIX^e siècle, que les cageux, ces spécialistes de la drave sur les rapides, détachent les troncs d'arbres reliés en radeaux qui flottent depuis les Grands Lacs. Les trains flottants séparés, les troncs descendent les rapides, dirigées par les longues rames des cageux. »

Nous devons pour notre part admettre notre ignorance quant à l'origine exacte de ce toponyme. Voilà donc un sujet de recherche qui s'offre à la Société d'histoire d'Ahuntsic-Cartierville et aux autres sociétés d'histoire riveraines de la rivière des Prairies.

Notes

- 1 Bur, Justin, correspondance avec l'auteur, avril 2022
- 2 Lauzon, Gilles, *La traversée du Bois de Saraguay*, (p.141), dans : Alain Roy, Alain Gelly, Maude-Emmanuelle Lambert et Richard M. Bégin, dir., *Paysages du mouvement / Paysages en mouvement*. Trajectoires, perspectives et panoramas. Montréal, Éditions Histoire Québec, Collection Fédération Histoire Québec, 2021, 244 p.
- 3 Lanoullier de Boisclerc est grand voyer à l'époque. Sous le Régime français, le grand voyer est l'officier responsable du développement et de l'entretien des voies publiques. C'est lui qui détermine les alignements des rues et des routes, en plus de voir à la construction et à la réparation des ponts. Les travaux ordonnés par le grand voyer se font par corvées. <https://www.ville.quebec.qc.ca/citoyens/patrimoine/toponymie/fiche.aspx?IdFiche=2183>
- 4 Locas, Marc. *Sainte-Geneviève - Ses quatre saisons*. S.l., s.é., 1981, 174 p.
- 5 Montreal Herald and Daily Commercial Gazette, Montréal, 19 février 1853. Page 2. Traduction de l'auteur.
- 6 Traduction de l'auteur.
- 7 Locas, Marc. *La « Côte Sainte-Geneviève » ... cent ans plus tard 1900-2000*. S.l., s.é., 1999, 174 p
- 8 http://ville.montreal.qc.ca/portal/page?_pageid=1560,11245605&_dad=portal&_schema=PORTAL
- 9 Mongeau, Miryam et Frédéric Côté-Garand. « Là où s'arrêtent les cageux se dressent des villages », <https://www.histoirecanada.ca/consulter/entreprises-et-industrie/la-ou-s-arretent-les-cageux-se-dressent-des-villages>. Mis en ligne 27 janvier 2020
- 10 Labastrou, Eliane. *Les Cageux, ces voyageurs intrépides du XIX^e siècle*. Dans *Histoire Québec*, 11(2), 2005, p. 29-31
- 11 Les cageux contournaient l'Île-Bizard par le sud ou le nord, s'arrêtant dans le second cas à la Pointe des Carrières à l'Île-Bizard.
- 12 Léon Trépanier, *La Patrie*, 13 février 1949.
- 13 Répertoire historique des toponymes montréalais http://ville.montreal.qc.ca/portal/page?_pageid=1560,11245605&_dad=portal&_schema=PORTAL

Tous les sites web consultés étaient en ligne au 2 mai 2022.

Henri-Marc Locas, passionné d'histoire

André Laniel

Président du conseil d'administration

Société patrimoine et histoire de l'île Bizard et Sainte-Geneviève

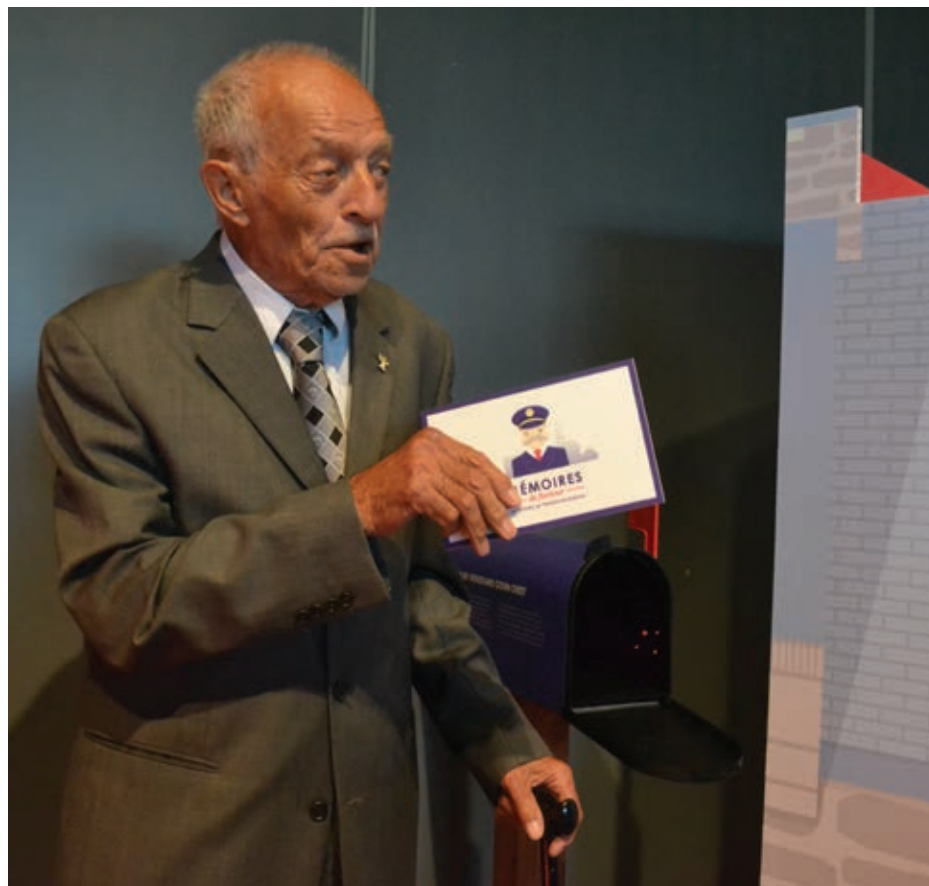


Photo : François Lemieux, gracieuseté Métro Média.

Le mardi 5 mai 2020, Henri-Marc Locas s'éteignait à l'Hôpital général du Lakeshore à l'âge de 88 ans des suites de l'infection à la COVID-19. Ces dernières années, M. Locas habitait à la Résidence Château Pierrefonds, un endroit qu'il affectionnait.

Il a été principalement facteur et postillon pendant sa vie active. Lorsqu'il livrait le courrier le samedi avant-midi, il apportait avec lui son appareil photo et en profitait pour photographier les maisons anciennes. C'est de cette manière qu'il a débuté sa recherche sur le patrimoine bâti.

M. Locas avait le culte du souvenir, du patrimoine, du beau, de la nature, de la musique, de la peinture et un amour incommensurable pour l'église de Sainte-Geneviève, principalement pour sa crypte, où il a passé des heures à mettre de l'ordre et à faire vivre la mémoire de ceux et celles qui l'occupent. Aujourd'hui, on y trouve un musée auquel il a consacré plusieurs heures. Ce musée, un legs pour les générations futures, met en valeur les métiers et les habitudes des anciens.

Grâce à ses ouvrages intitulés *Sainte-Geneviève ... ses quatre saisons* et *La côte Sainte-Geneviève ... cent ans plus tard – 1900-2000*, M. Locas a su transmettre ses connaissances. Il aimait organiser des activités afin de commémorer des événements et des personnages ayant marqué la région.

Il éprouvait un attachement particulier pour la congrégation des Sœurs de Sainte-Anne, qui a établi sa première mission en 1851 à Sainte-Geneviève, juste une année après la fondation du village, de même qu'envers la congrégation des Sœurs de Sainte-Croix. Il savait nous intéresser à l'histoire du village de Sainte-Geneviève et à la paroisse, constituée de nos jours de Dollard-des-Ormeaux, Pierrefonds et Roxboro.

Henri-Marc Locas est celui qui a raconté et écrit l'histoire de la région. Sa dernière réalisation, l'exposition « Mémoire de facteur », s'est tenue dans le cadre du 375^e anniversaire de Montréal. Vous en trouverez un aperçu en suivant ce lien : <https://youtu.be/jac6OYKJfmQ>

Voici un extrait du texte de la préface du livre « *Sainte-Geneviève ... ses quatre saisons* » :

« En écrivant ces lignes, je ne peux m'interdire d'exprimer un souhait : celui de rencontrer au cœur de chacun de nos villages québécois d'autres Marc Locas capables à leur tour de louer les typiques beautés avant qu'il ne soit trop tard. »

Philippe Laframboise, écrivain et médaillé d'Argent de la Ville de Paris.

Le Chant des Voyageurs

Poème d'Octave Crémazie

Le Chant des Voyageurs

*À nous les bois et leurs mystères
Qui pour nous n'ont plus de secret !
À nous le fleuve aux ondes claires
Où se reflète la forêt!
À nous l'existence sauvage
Pleine d'attraits et de douleurs!
À nous les sapins dont l'ombrage
Nous rafraîchit dans nos labeurs !
Dans la forêt et sur la Cage
Nous sommes trente voyageurs.*

*Bravant la foudre et les tempêtes,
Avec leur aspect solennel,
Qu'ils sont beaux ces pins dont les têtes
Semblent les colonnes du ciel!
Lorsque privés de leur feuillage
Ils tombent sous nos coups vainqueurs,
On dirait que dans le nuage
L'esprit des bois verse des pleurs.
Dans la forêt et sur la Cage
Nous sommes trente voyageurs.*

*Quand la nuit de ses voiles sombres
Couvre nos cabanes de bois,
Nous regardons passer les ombres
Des Algonquins, des Iroquois.
Ils viennent, ces rois d'un autre âge
Conter leurs antiques grandeurs
À ces vieux chênes que l'orage
N'a pu briser dans ses fureurs.
Dans la forêt et sur la Cage
Nous sommes trente voyageurs.*

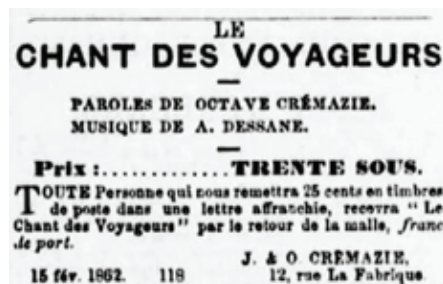
*Puis sur la Cage qui s'avance
Avec les flots du Saint-Laurent,
Nous rappelons de notre enfance
Le souvenir doux et charmant.
La blonde laissée au village,
Nos mères et nos jeunes sœurs,
Qui nous attendent au rivage,
Tour à tour font battre nos cœurs.
Dans la forêt et sur la Cage
Nous sommes trente voyageurs.*

*Quand viendra la triste vieillesse
Affaiblir nos bras et nos voix,
Nous conterons à la jeunesse
Nos aventures d'autrefois.
Quand enfin pour ce grand voyage
Où tous les hommes sont rameurs,
La mort viendra nous crier : Nage!
Nous dirons bravant ses terreurs :
Dans la forêt et sur la Cage
Nous étions trente voyageurs.*



Joseph-Octave Crémazie, poète canadien.
Studio Albert Ferland, Montréal 1905

« LE CHANT DES VOYAGEURS », paroles d'Octave Crémazie et musique d'Antoine Dessane, date du début de 1862. Ce poème n'a pas été publié dans les journaux comme la plupart des compositions de Crémazie, mais le 12 février, *le Courrier du Canada* annonçait la mise en vente de la partition musicale. Écrit quelques mois seulement avant la faillite qui allait



Annnonce dans le Journal de Québec

obliger le poète à s'enfuir de Québec, « le Chant des Voyageurs » est dédié à Joseph Cauchon : Crémazie exprimait ainsi sa reconnaissance à l'ami dont l'appui avait rendu possible l'essor de sa librairie. Si les commentaires du *Journal de Québec* et du *Canadien*, en 1862, attribuent le succès de la chanson surtout à la mélodie de Dessane, c'est pourtant la plus heureuse réussite métrique du poète. Dans le rythme du refrain, dans le choix de l'octosyllabe et des rimes, Crémazie s'inspire de « Chanson de pirates » de Hugo : toutefois, le double quatrain des *Orientales* devient, dans « le Chant des Voyageurs », un quatrain prolongé par un sixain. Crémazie aborde ici un sujet typiquement canadien : l'acheminement au printemps par les rivières et par le fleuve des « cages » ou trains de bois transportant des milliers de billots coupés durant l'hiver. Il chante l'aventure, la joie de vivre des « Voyageurs », le plaisir de retrouver le foyer familial. Ces strophes, où l'on remarque un instant la saveur de la langue populaire, annoncent la poésie du terroir.

Odette Condemine

Citée dans *Dictionnaire des œuvres littéraires du Québec : Tome premier des origines à nos jours*, page 97. Ouvrage sous la direction de Maurice Lemire avec la collaboration de Jacques Blais, Nive Voisine et Jean Du Berger, Fides, Montréal, 2^e édition, 1980

Le poète dans l'univers de Jiri Georges Lauda

Jacques Lebleu

Coordonateur du bulletin

Cette œuvre d'art public intégrée à l'architecture de la station de métro Crémazie rend *hommage aux poètes Saint-Denys Garneau, Émile Nelligan et Octave Crémazie*, représentés par des masques en fer forgé. Ceux-ci se superposent au bas-relief en céramique où l'on retrouve les planètes du système solaire et les signes du zodiaque. La murale réalisée en 1968 en céramique et en fer forgé est un don de la *Caisse populaire Saint-Alphonse-d'Youville* à la *Commission de transport de Montréal*.

L'artiste *Jiri Georges Lauda* est né en 1925 à Prague en Tchécoslovaquie où il a étudié à l'École des beaux-arts de Prague. Après un séjour à Paris, il arrive à Montréal en 1951 et étudie pour devenir professeur. La formation pratique et théorique reçue dans son pays d'origine a donné à Georges Lauda des bases à partir desquelles il a pu faire des expériences et trouver sa voie. Cet artiste multidisciplinaire pratique aussi bien la gravure, la sculpture, l'illustration, la céramique, la murale que la conception graphique. Il a partagé un atelier avec le céramiste *Paul Pannier* qui a contribué à cette œuvre.

Le forgeron d'art *Gérard Cordeau* a réalisé des éléments de métal pour certaines œuvres de Georges Lauda et de Paul Pannier, à partir de son atelier de Saint-Pie-de-Bagot.

Jiri Georges Lauda travaille aussi comme illustrateur et graphiste dans le domaine de l'édition. En 1959, il réalise les dessins présentés dans le livre de Janette Bertrand « Opinions de femmes », publié aux Éditions Beauchemin.

Source : <https://artpublicmontreal.ca/oeuvre/le-poete-dans-lunivers/>



Photo: © Jacques Lebleu / SHAC



Desjardins

Caisse du Centre-nord de Montréal



Un des panneaux de l'exposition *Le Domaine Saint-Sulpice, un quartier en partage*
à l'intersection de l'avenue André-Grasset et de la rue Chabanel Est. Photo © Jacques Lebleu / SHAC

